Fanny Smith

James Smith

L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.

DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

Abdication du Roi Charles IV à Aranjuez

M-59162
F-59934
A 15
2792

L'ESPAGNE

ET LE PORTUGAL,

OU

MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS HISTORIQUE,

PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de cinquante-quatre planches représentant douze vues et plus de soixante costumes différens, la plupart d'après des dessins exécutés en 1809 et 1810.

TOME PREMIER.

PARIS,

A. NEPVEU, Libraire, passage des Panoramas.

1815.

PRÉFACE.

Il a paru un si grand nombre d'ouvrages sur l'Espagne, l'itinéraire de M. de la Borde est si détaillé et si complet, que la tâche d'un *abréviateur* ne sembloit difficile que par l'abondance même des matériaux.

Cependant j'ai tâché d'offrir à mes lecteurs quelque chose de neuf, et surtout de n'être point réduit à *copier servilement* comme tant d'autres compilateurs. J'ai donc suivi le même plan qui a été adopté pour chacune des parties d'une collection dont les suffrages constans

du public semblent justifier, si non le mérite de la rédaction, au moins le choix des matériaux. Ce sont particulièrement des ouvrages en langues étrangères qui ont servi de base à ma description et au texte explicatif d'estampes jusqu'alors *inédites* pour la France.

Sans négliger le voyage pittoresque de don Antonio Ponz, dont j'ai eu constamment l'original espagnol sous les yeux, j'ai recouru plus particulièrement à deux ouvrages publiés récemment en Angleterre, l'un en 1812, l'autre en 1813.

Le texte magnifique de ces ouvrages est enrichi d'un grand nombre d'estampes qui ont été transportées dans le mien. M. Bradford,

auteur du plus considérable des deux, étoit attaché en qualité de dessinateur à l'état-major de lord Wellington.

L'autre, publié sous ce titre modeste, *Costumes of Portugal*, est rempli d'observations ingénieuses et piquantes.

La simple traduction de ces écrits auroit laissé des lacunes ; je me suis fait un devoir de les remplir en mettant à contribution différens auteurs français et étrangers. J'aurai tout dit en citant MM. de la Borde et Bourgoing, le duc du Châtelet, Swinburne, Costigan, Link, Twiss, Townsend et Murphy.

Sans doute il étoit difficile de s'égarer sur les pas de pareils guides, surtout en prenant à tâche de

comparer leurs assertions respectives, même leurs contradictions réelles ou apparentes.

Telle est la marche qui a été suivie pour toutes les parties de la collection déjà nombreuse dont M. A. Nepveu est l'éditeur.

Pour faire une description géographique satisfaisante de la Chine ou de la Turquie, il n'est peut-être pas bien nécessaire de connoître à fond les langues orientales, quoique je sois prêt à convenir, avec M. Jourdain (le Bourgeois gentilhomme) *que c'est une belle langue que le Turc.* Cependant il est bon de s'appuyer sur des voyageurs qui ont vu par eux-mêmes et qui ont pu apprendre la langue des pays qu'ils ont parcourus.

Le reproche d'avoir ignoré la langue des contrées décrites, ne s'appliqueroit certainement, ni aux *Mœurs des Othomans*, rédigés par l'estimable voyageur M. Castellan, et par le savant orientaliste M. Langlès; ni à la description de l'*Egypte et de la Syrie*, pour laquelle mon ami de collége, M. Marcel, directeur de l'imprimerie royale et membre de la commission d'Egypte, m'a fourni les renseignemens les plus précieux, ni à la description de l'*Illyrie et de la Dalmatie*, ouvrage traduit de l'allemand de M. Hacquet; ni à la description de l'*Afrique*, par M. R. G. V., qui a fait dans cette contrée un séjour très-prolongé.

On ne l'appliqueroit peut-être pas avec plus de justesse à ce nou-

vel ouvrage. Je sais assez d'espagnol pour avoir été à portée de rectifier l'orthographe d'une multitude de noms d'hommes et de lieux, défigurés dans la plupart des relations françaises.

Je ne serois pas même tout-à-fait sans défense pour la *Chine en miniature* et pour la *Russie*. Quoique je ne sache pas plus le Russe ou le Chinois que beaucoup d'autres, j'ai suivi la marche la plus propre à me préserver d'erreurs par trop graves.

La *Chine en miniature* a été rédigée, pour la plus grande partie, sur des matériaux extrêmement précieux, qu'un singulier concours de circonstances a mis entre les mains de l'éditeur. Une volumineuse cor-

respondance absolument *inédite* de la main des missionnaires de Pékin, les lettres originales non moins curieuses des deux jeunes chinois *Ko* et *Yang*, qui après avoir été amenés en France, ont été renvoyés dans leur patrie aux frais du gouvernement français, m'ont fourni une multitude d'aperçus du plus haut intérêt (1).

---

(1) Voyez les analyses de cet ouvrage par M. Ω, dans le *Journal de l'Empire*, par M. Sévelinges, dans le *Journal de Paris*, etc.

La collection complète se compose des ouvrages suivans :

La Chine en miniature, 9 vol. in-18 et 128 planches.

Mœurs des Othomans, etc., par MM. Castellan et Langlès, 6 vol. 72 pl.

La Russie, 6 vol. 111 pl.

Quant à *la Russie*, les particularités les plus agréables ont été littéralement traduites des voyages de Clarke et Ker-Porter. M. *Sauerweid*, peintre russe, attaché au cabinet de l'empereur Alexandre, a dessiné une partie des estampes; et si quelque chose a dû flatter l'éditeur et

---

L'Egypte et la Syrie, 6 vol. 84 pl.
L'Espagne et le Portugal, 6 vol. contenant 76 planches de costumes et 12 vues.
L'Afrique, par M. R. G. V. 4vol. 47 pl.
L'Illyrie et la Dalmatie, 2 vol. 32 pl.

En tout 36 vol. renfermant 444 planches gravées, et auxquels on peut joindre les cinq volumes de Voyages en Perse, aux Indes et à la Mekke, par M. Langlès.

moi, ç'a été le suffrage des officiers russes eux-mêmes.

En faisant précéder d'un *Précis historique* la description de l'Espagne et du Portugal, et en conduisant cet Abrégé jusqu'aux événemens les plus récens, j'avois sans doute plus d'un écueil à surmonter. S'il se fût agi d'une narration plus étendue, je me serois rappelé que l'histoire ne peut être écrite par les contemporains, et je me serois arrêté au règne de Charles IV ; mais j'y ai apporté la même modération que j'ai mise dans mes ouvrages publiés avant 1814; modération à laquelle je dois l'avantage, peu commun sans doute dans les circonstances actuelles, de n'avoir à

rétracter aucun principe, à supprimer, modifier ni désavouer une seule *ligne* des différens écrits que j'ai fait paroître.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES.

TOME Ier.

Vue d'Aranjuez, le jour de l'abdication du roi Charles IV. (1) . . *Frontispice.*

TOME II.

Porteurs d'eau. . . . . *pag.* 69
Marchande d'oranges et paysan valenciens. 71
Enfant capucin. 87
Fermière et fermier du jardin potager de Murcie. 164

---

(1) L'événement est rapporté à la page 184 de ce même volume.

Marchand d'oranges de Murcie. *Pag.* 172

TOME III.

Courrier espagnol. 81
Dame espagnole avec sa duègue, allant à la messe. 90
Danse des Gitanos 167
Le Boléro. 182
Franciscains 198

TOME IV.

Montagnard, Castillane et paysanne du département d'Avila. 13
Rosaire ou Litanies. 47
Bergers des plaines de Léon. 73
Bains de Caldas de la Rainha. 100
Villageois Arragonais du département de Jacca 170
Villageois du royaume de Navarre. . 181
Servantes de Salamanque 191

Paysan des environs de Toro.. *Pag.* 197
Léonnais et Léonnaise du territoire d'Astorga 200
Villa-Franca 203
Vue près de Villa-Franca. 207
Paysan armé de la milice de Ciudad-Rodrigo 212

TOME V.

Salamanque 1
Intérieur de la cathédrale de Salamanque. 9
Intérieur de l'église des Dominicains à Salamanque 12
Docteur de Salamanque. 21
Etudiant du collége irlandais de Salamanque 23
Villageois du district de Salamanque. 29
Paysan des environs de Salamanque . 32
Paysan des environs de Salamanque (*entièrement enveloppé dans son*

manteau.). . . . . *Pag.* 34
Vue des combats de taureaux, . . . 48
Toreadores, et sur le côté une vue dans le lointain du Cirque. . . . 57
Picador excitant le taureau. 58
Toréador blessé. 61
Matador égorgeant le taureau. . . . 63
Porte du soleil, à Madrid 68
Infanterie espagnole. 185
Grenadiers espagnols 187
Infanterie légère de Catalogne.— Soldat d'artillerie 190
Cavalerie pesante. 192
Cavalerie légère espagnole.. 196
Prado. 203
Paysan et matelot de Mayorque.. . . 241
Villageois de l'île d'Iviça. 244

TOME VI, contenant le Portugal.

Litière portugaise. 11
Chariot de l'Estremadoure portugaise. 19

Paysan avec son manteau de paille. . 36
Jeune paysan de Nisa. 46
Evêque de Guarda.. 88
Fille de Guarda. 92
Aqueduc d'Alcantara.. 110
Femme de Lisbonne de moyenne classe, en habit de promenade . . 179
Paysan de Torres-Vedras. 213

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.

ÉTAT DE L'ESPAGNE

SOUS LES CARTHAGINOIS

ET LES ROMAINS.

L'ESPAGNE fut sans doute peuplée dans l'origine et par les habitans de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par le détroit de Gibraltar, et par les Celtes émigrés des Gaules.

Les Rhodiens, les Tyriens, les Phé-

niciens y envoyèrent des colonies; ces derniers bâtirent Cadix et Malaga.

Les Carthaginois plus entreprenans encore, ne se bornèrent pas à y former des établissemens de commerce, ils voulurent fonder une nomination durable. Ils construisirent peu-à-peu à *Guades* (Cadix) des maisons, des temples, des magasins, puis des fortifications. Ayant recours tantôt à des artifices, tantôt à la force ouverte, quand la ruse ne suffisoit pas pour atteindre leur but, ils parvinrent enfin à se rendre maîtres de toute la Bétique ou de l'Andalousie.

Deux cent trente-huit ans avant l'ère chrétienne, Amilcar-Barcas, père d'Annibal, avoit déjà étendu ses conquêtes dans les royaumes de Murcie et de Valence, et jusqu'en Catalogne

où la ville de Barcelone fut fondée par lui.

Amilcar ayant perdu la vie dans une bataille contre les Sagontins, eut pour successeur Asdrubal son gendre, et, après l'assassinat de celui-ci, le célèbre Annibal. Ce jeune guerrier, après avoir conquis le pays qui forme aujourd'hui le royaume de Tolède, réunit toutes ses forces pour le siége de Sagonte. Cette place qui s'attendoit à être secourue par les Romains, fit une défense désespérée. Pressés enfin par la famine, les habitans eurent l'affreux courage de réduire leurs maisons en cendres, et d'élever au milieu de la ville un immense bûcher où ils se précipitèrent avec leurs effets les plus précieux.

La destruction de Sagonte fut le

signal de la seconde guerre punique, laquelle commença l'année 218 avant Jésus-Christ. Annibal suivi d'auxiliaires espagnols traversa les Pyrenées et les Alpes, gagna les célébres batailles du Tésin, de Thrasimène et de Cannes, et n'ayant pu surprendre Rome, vit le courage de ses troupes s'anéantir dans la mollesse de Capoue.

Cependant les Romains pour délivrer plus sûrement l'Italie, faisoient une diversion formidable en Espagne. Cette contrée offroit alors, avec moins d'abondance à la vérité, le même genre de richesses que produisent aujourd'hui ses colonies du Nouveau-Monde. Les généraux romains étaloient fièrement dans leurs triomphes l'or et l'argent conquis sur les Espagnols.

Les deux Scipions y firent des prodiges de valeur. Publius Scipion l'Africain qui leur succéda dans le commandement se rendit maître de l'Espagne presque entière, et en chassa pour jamais les Carthaginois. Ces triomphes furent bientôt suivis de la prise même de Carthage.

Les Romains avoient, pour gouverner l'Espagne, deux magistrats annuels, sous le titre de préteurs. L'un commandoit l'Espagne ultérieure qui comprenoit la Bétique, la Lusitanie (l'Andalousie et le Portugal). L'autre commandoit l'Espagne citérieure ou tarragonaise, composée de toutes les autres provinces.

La soumission de l'Espagne ne fut jamais complète. Il y éclata souvent des révoltes. Le Lusitanien Viriate se

mit à la tête de la plus formidablu insurrection. Quintus Servilius Cépion, consul romain, n'arrêta les exploits de ce héros que par un lâche assassinat. Trois confidens de Viriate gagnés par l'or des Romains, le poignardèrent pendant son sommeil.

Numance située à-peu-près sur l'emplacement de la moderne Soria ayant levé l'étendard de la révolte, fut assiégée et détruite par le consul Publius Cornelius Scipion Emilien. Les Numantins imitèrent le terrible dévouement des habitans de Sagonte, dans un temps où, parmi les nations civilisées, les vaincus à qui l'on faisoit grace de la vie étoient réduits à un inévitable esclavage. Ils s'ensevelirent sous les ruines brûlantes de leur patrie. La destruction de Nu-

mance eut lieu 134 ans avant Jésus-Christ.

Sertorius qui avoit intrépidement combattu sous les drapeaux de Marius, pendant les guerres civiles contre Sylla, fit en Espagne une défense opiniâtre. Il attira à son parti un nombre considérable d'Espagnols, et surtout de Lusitaniens. Il disciplina les troupes, fonda des écoles publiques et un sénat, à l'instar de celui de Rome. Enfin il alloit établir en Espagne un empire rival de celui d'Italie, si Perpenna l'un de ses officiers vendu à ses ennemis ne l'eût frappé d'un fer meurtrier.

Pompée et Jules-César portèrent successivement en Espagne le théâtre de leur gloire. César y détruisit dans

une bataille décisive les restes du parti de son rival.

Auguste subjugua les Asturiens, les Galiciens et les Cantabres, et affermit encore mieux dans ces contrées la domination romaine, en y fondant de nouvelles colonies. Les Espagnols adoptèrent insensiblement les usages, la langue, la religion et les lois de leurs vainqueurs.

ROIS GOTHS.

Au commencement du cinquième siècle, sous le règne d'Honorius, les Goths, les Suèves, les Vandales, les Silingiens, les Alains, fondirent en Espagne et la ravagèrent. Après avoir opprimé les malheureux habitans, ces barbares s'égorgèrent entr'eux. Les Goths furent les plus forts ; on les distinguoit en *Visigoths* ou hommes de l'occident, et en *Ostrogoths* ou hommes de l'Orient.

Atolphe, roi des Visigoths, après avoir forcé le foible Honorius à lui donner la main de sa sœur, s'établit

en Catalogne, où il fut assassiné l'an 416 de l'ère chrétienne. Fondateur de la monarchie des Goths en Espagne, il eut pour successeurs plusieurs princes dont le règne offre peu d'intérêt. Ce n'est qu'une suite de guerres sans but, de brigandages de toute espèce.

Alaric célèbre par ses guerres contre Clovis perdit la vie en 506 dans une bataille rangée qui enleva aux princes goths leurs établissemens dans la Gaule.

Amalaric, fils d'Alaric, épousa Clotilde fille de Clovis. Il professoit, comme tous ses prédécesseurs, l'hérésie des Ariens. En effet, les Goths avoient été instruits au christianisme dans le quatrième siècle, par les missionnaires de l'empereur Valens

imbu des erreurs de l'arianisme.

Clovis, beau-père d'Amalaric, étoit le seul prince Orthodoxe de son temps; et cette circonstance lui fut très-utile contre ses rivaux.

La digne fille du vainqueur de Tolbiac, Clotilde, voulut en vain ramener son époux à la vraie religion. Amalaric furieux traita son épouse avec tant d'inhumanité, que Childebert, roi de France, et frère de Clotilde lui déclara la guerre. Amalaric fut tué en 531 près de Narbonne.

Malgré l'hérésie qui les égaroit, les Goths n'en étoient pas moins attachés à l'observation scrupuleuse des commandemens de Dieu. On en vit sous le règne de Theudis un exemple remarquable.

Ce prince ayant envoyé en 347 une

armée faire le siège de Ceuta en Afrique, les Goths se laissèrent exterminer jusqu'au dernier sans se défendre, parce qu'on les attaqua un *dimanche*.

Le règne de Flavius Recaredo, surnommé le Catholique, est un des plus intéressans des princes de cette race.

Non - seulement Recaredo embrassa la religion catholique, converti par l'exemple de son frère St. Herménégilde martyr, et par les instructions de son oncle St. Léandre; mais encore, il rangea tous les Goths sous les bannières de la vraie foi. Son abjuration de l'arianisme fut d'abord imitée par la majeure partie des grands du royaume, et ensuite par la nation entière. Il convoqua le troisième concile de Tolède, l'un des plus

nombreux et des plus importans qui aient été tenus en Occident à cette époque.

Childebert, roi d'Austrasie, avoit déclaré la guerre à Recaredo, qu'il vouloit rendre responsable du meurtre de St. Herménégilde, commis par Léovigilde son père et son prédécesseur. Recaredo ayant remporté, par la protection divine, disent les historiens du temps, deux victoires mémorables près de Carcassonne, la paix fut conclue, et le prince goth épousa Clodosinde, sœur du roi de France. Il mourut en 601.

Il eut pour successeur son fils Lieva II, qui, après un règne de deux ans, fut assassiné et détrôné par l'usurpateur Viterico. Celui-ci, victime à son tour d'une conjuration

domestique, perdit la vie en 610, et le sceptre passa tour-à-tour dans les mains de Gundemar, Sisebuto et Recaredo II. Ces règnes furent de très-courte durée.

Flavius Suintila, dernier fils de Recaredo Ier., remonta, en 621, sur le trône de son père. Il montra d'abord de grandes vertus et des talens militaires recommandables. La défaite des Grecs tributaires de l'empire romain, le rendit maître paisible et absolu de l'Espagne ; mais sur la fin de son règne, il se livra à une vie dissipée, au point qu'il abandonna les rênes de l'empire à sa femme Théodore et à son frère Géila.

Cette conduite excita des mécontentemens. Sisenando l'un des principaux seigneurs se révolta, se mit à

la tête d'une armée française envoyée par Dagobert, roi de Bourgogne, et gagna, en 631, une bataille décisive qui chassa Suintila du trône, et mit Sisenando à sa place.

Don Rodrigue ou Ruderic, succéda vers le commencement du 8e. siècle, à une série de princes efféminés ou cruels. Il trouva le royaume dans une situation déplorable; mais il ne possédoit aucune des vertus qui peuvent ramener la paix dans une contrée long-temps déchirée par la fureur des partis. Ce fut lui qui perdit l'Espagne, et par ses excès, fut cause de l'irruption des Maures.

Le comte Julien, vulgairement connu sous le nom de la Cava que lui donnèrent les Arabes, ayant eu la douleur de voir une de ses filles outragée

par don Rodrigue, profita des facilités que lui donnoit son commandement militaire dans les provinces voisines du détroit de Gibraltar pour livrer sa patrie aux Sarrasins, déjà maîtres de l'Arabie, de l'Egypte et de la Mauritanie, d'où est venu le nom de Maures.

Don Julien entretint en conséquence des intelligences avec Muza, qui gouvernoit des provinces d'Afrique pour le Miramolin Ulit, souverain des Arabes. Muza confia à l'un de ses capitaines Tarik ou Tarif, le commandement de l'expédition. Le territoire voisin de Gibraltar fut le premier soumis.

Rodrigue rassembla des troupes à la hâte et attaqua les Maures à Xérès. Pour s'attacher les fils de Witiza,

son prédécesseur, qu'il avoit détrôné, il les mit à la tête d'un corps de troupes. Ces princes et leur oncle don Opas, archevêque de Séville, passèrent à l'ennemi, et par leur défection, déterminèrent la perte de la bataille qui eut lieu le 11 novembre 712.

On dit, qu'à l'exemple de Darius, Rodrigue s'étoit montré au combat, sur un char magnifique, revêtu de ses ornemens royaux, et la couronne sur la tête. Il disparut dans la mêlée; on trouva dans un bourbier son char, sa couronne, ses brodequins et son manteau royal. Les uns disent qu'il fut tué, les autres qu'il passa dans un ermitage le reste de ses jours. On a découvert deux siècles après, à Viseu en Portugal, un tombeau sur

lequel étoit cette inscription : *ci gît Rodrigue, dernier roi des Goths.*

Muza et son fils Abdolasis achevèrent de soumettre presque toute l'Espagne. Ils conservèrent aux vaincus le libre exercice de leur religion, même leurs lois, leurs privilèges et leurs magistrats. Ces chrétiens subjugués furent appelés *Muzarabes* du nom combiné de leurs vainqueurs et de celui de leur chef.

Quant aux villes qui opposèrent de la résistance à ce torrent, elles furent détruites, et on en passa les habitans au fil de l'épée.

Cependant Muza ne recueillit point le fruit de cet important service. Mandé à la cour de Valid, calife de Damas, pour rendre compte de sa conduite, il y amena les trésors et

les plus belles femmes de l'Espagne. On reçut ses tributs, mais la vue du souverain lui fut interdite. Disgracié par les intrigues de Tarik son rival, il mourut en prison.

Le calife Valid mourut lui-même peu de temps après. Sous ses faibles successeurs, les généraux Sarrasins à qui étoit confié le gouvernement des diverses provinces se rendirent indépendans. Delà cette multitude de royaumes maures qui se formèrent successivement à Cordoue, à Sarragosse, à Valence, à Séville, à Tolède, à Grenade, etc.

Ces rois particuliers divisés entre eux par des discordes continuelles, se firent la guerre à outrance, et favorisèrent les progrès des chrétiens qui, réfugiés dans les montagnes

orientales de la Péninsule ne consentirent jamais à poser les armes, et ne désespérèrent point du salut de la patrie.

ROIS DES ASTURIES.

DON Pélage, fils de Favila, s'étoit trouvé, selon l'opinion la plus commune, à la bataille de Xérès ; il se réfugia dans les montagnes des Asturies avec les débris des Goths et des Espagnols. On ne songea à le proclamer roi qu'en 718, lorsque les réfugiés se sentirent par leur nombre en état de prendre une attitude menaçante. Les Maures sentirent trop tard qu'ils avoient eu tort de mépriser cette poignée de braves. Ils marchèrent contr'eux, mais furent défaits. Don Pélage poursuivit ses succès et

s'empara de la ville de Léon. Il commença ainsi l'illustre série des rois d'Oviédo ou des Asturies.

Le pieux et vaillant don Pélage, mourut en 737 ; il eut pour successeur son fils Favila qui ne régna que deux ans, et fut déchiré à la chasse par un ours.

Alphonse 1^er^, dit le Catholique, monta sur le trône en 739. Il étoit gendre de don Pélage et de la race de Récaredo. Son règne est au nombre des plus glorieux dont l'histoire d'Espagne fasse mention.

« C'est, dit un historien (1), un spectacle vraiment intéressant dans l'histoire, que le mélange d'activité,

---

(1) M. Gaillard, Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne.

de prudence et de talent avec lequel d'abord Pélage, ensuite Alphonse I^er^ et quelques-uns de leurs successeurs, profitant, tantôt de l'éloignement des Sarrasins, tantôt de leurs divisions et de toute la faveur des conjonctures, mesurant toujours leurs entreprises sur leurs forces, parvinrent à s'étendre peu-à-peu et de proche en proche, à recouvrer, pour ainsi dire, pièce à pièce, les débris de leur monarchie, sans reculer d'un pas, sans faire des progrès trop rapides, sans exciter la défiance, ni avertir l'envie par des exploits trop bruyans, sans rien négliger, sans rien précipiter.

« Plusieurs aussi de leurs successeurs, renversèrent leur ouvrage et rétrogradèrent; ils firent des fautes, ils éprouvèrent des vicissitudes, ils

furent obligés plus d'une fois de rentrer et de se cacher dans les montagnes des Asturies ; ils divisèrent et subdivisèrent, ainsi que les Maures, leurs petits états, et donnèrent à toutes ces subdivisions le titre fastueux de royaumes ; et ces royaumes furent aussi souvent en guerre les uns contre les autres que contre les Maures.

« Mais en somme, ils se relevèrent de leurs erreurs et de leurs pertes. Ils consumèrent par degrés et finirent par détruire entièrement cette puissance mahométane qui les avoit subjugués en un instant ».

La révolution qu'ils préparèrent fut l'ouvrage des siècles, et elle en eut la permanence.

Les Maures, pour se venger peut-

être des insultes des Espagnols, se répandirent, le fer et le feu à la main, dans les belles provinces de la France.

On est aujourd'hui confondu d'étonnement, et presque glacé de terreur, lorsqu'on réfléchit à la rapidité de leurs progrès. En effet, ils arrivèrent presque sans obstacle jusqu'à Tours en 732.

Charles Martel les écrasa en quelque sorte d'un coup de massue (1), et leur égorgea trois cent mille guerriers.

Pépin-le-Bref, fils de ce héros, poursuivit les succès de son père,

(1) On lui donna le surnom de *Martel*, comme s'il se fût servi d'un marteau ou plutôt d'une masse d'armes pour anéantir les infidèles.

s'empara de Narbonne et du Roussillon, acheva l'expulsion entière des Sarrasins de France, et menaça de les aller chercher en Espagne. Le calife Abdérame épouvanté conclut en 765 un traité d'alliance avec Pépin.

Bientôt on vit sur la scène du monde briller à la fois trois souverains illustres par leurs vertus et leur valeur; Charlemagne en France, le calife Abdérame de la race des Ommiades en Afrique, et le calife Aaron el-Raschid (c'est-à-dire, *le Juste*) de la race des Abassides en Asie.

C'est sous le règne d'Alphonse II, dit le Chaste, qui régna depuis 791 jusqu'en 842, que l'empereur Charlemagne porta en Espagne ses armes victorieuses. Il s'empara de Pampelune et pénétra jusqu'à Sarragosse.

Il y revint une seconde fois pour aider les Chrétiens à chasser les Maures. Alphonse II pour prix de ce secours lui avoit promis la succession à la couronne, mais la principale noblesse d'Espagne s'étant opposée à l'exécution du traité, le roi fut obligé de rétracter sa parole. La mésintelligence éclata entre les deux souverains. Les Espagnols soutenus par Marsilio, roi Maure de Sarragosse, leur allié, attaquèrent les Français, à Roncevaux, sur le penchant des Pyrénées; et en firent un horrible carnage. On raconte des prodiges de valeur du fameux Roland qui combattoit pour les Français, et périt dans cette journée, et du preux espagnol, Bernard del Carpio.

Le règne de don Ramire fut signalé

par la victoire d'Albelda, près de Logrogno, contre les infidèles. Les chrétiens étoient de beaucoup inférieurs en nombre; mais suivant les chroniques du temps que plusieurs historiens, entr'autres le P. d'Orléans, ont fidèlement copiées, l'apôtre saint Jacques, le premier prédicateur de l'évangile en Espagne, apparut en songe à don Ramire, et l'exhorta à combattre.

Pendant la bataille, l'apôtre redoubla la confiance et l'ardeur des chrétiens, en se présentant à leur vue, monté sur un cheval blanc, et tenant un étendard marqué d'une croix rouge.

La France possédoit encore sous le nom de *Marche d'Espagne*, quelques provinces conquises par Charlemagne

sur les Espagnols. Elle perdit ce précieux territoire par suite de la funeste bataille livrée à Fontenay, près d'Auxerre, le 25 juin 841. Ce revers de nos armes fut le principe et l'époque de la décadence de la dynastie Carlovingienne.

Les rois des Asturies obligés de renoncer à toute association avec la France ne durent plus compter que sur eux-mêmes pour l'exécution de leurs nobles desseins.

« Mais, dit M. Gaillard, ils retardèrent eux-mêmes leurs progrès, par une funeste imitation des partages usités en France, sous les deux premières races, et dont l'épreuve malheureuse nous a enfin appris qu'il ne faut qu'un roi dans le plus vaste état;

parce qu'il y faut unité de vues et d'intérêts, et centre d'autorité.

Alphonse III, dit le Grand, le douzième roi des Asturies, mérita ce surnom glorieux par ses exploits contre les Arabes; mais il fut malheureux dans sa famille et obligé de prendre les armes contre ses propres enfans. Il triompha de cette révolte, et fit prisonnier don Garcie, son fils aîné, qui fut renfermé dans son château; mais peu de temps après Alphonse se vengea noblement de ses enfans rebelles, en leur faisant d'avance le partage de sa succession. Il remit solennellement la couronne de Léon à don Garcie, et le gouvernement de la Galice à don Ordogno.

Don Garcie ne régna que trois ans.

Ordogno II, lui succéda; il se fit couronner à Léon, et prit le titre de roi de Léon au lieu de celui d'Oviédo ou des Asturies.

ROIS DE LÉON.

ORDOGNO II éprouva en 921 une défaite considérable dans la vallée de Junquera. Les Maures taillèrent en pièces son armée réunie à celle du roi de Navarre.

Ce prince souilla de plus la mémoire de son règne par sa conduite envers les comtes de Castille, dont le principal étoit Nugno Fernandez à qui il avoit de grandes obligations. Il les fit perfidement arrêter, et on leur trancha la tête sans forme de procès.

La Castille indignée se souleva toute

entière. Ordogno mourut dans ce temps même ; la révolte continua contre Froïla II, son successeur.

Les Castillans choisirent sous le titre de Juges deux chefs nommés Laino Calvo et Nugno Rasura. Le premier exerçoit l'autorité militaire; le second présidoit aux affaires de l'intérieur et dirigeoit les négociations politiques. On ne sait pas avec certitude combien de temps dura en Castille cette espèce de Duumvirat.

Alphonse IV, dit *le Moine*, étant monté sur le trône en 922, y renonça pour se faire religieux, et se choisit pour successeur don Ramire II, au préjudice de son propre fils Ordogno. Cependant Alphonse dégoûté tout-à-coup de la retraite, sortit de son couvent, prit les armes, et voulut dé-

trôner don Ramire, de concert avec les fils du roi Froïla II. Ces princes furent pris, et on leur arracha les yeux.

Don Ramire II après avoir appaisé cette rebellion, marcha contre les Maures et fit raser Madrid qu'ils occupoient. Bientôt après il se ligua avec le célèbre Gonzalve de Cordoue, alors comte de Castille, et remporta contre les Maures une victoire complète.

Ordogno III, fils de don Ramire, fut assiégé dans Léon par des rebelles, mais résista avec succès.

Les règnes de don Sanche, dit le Gros, de don Ramire III, de don Bermudo, d'Alphonse V, dit le Noble, et de Bermudo III, offrent peu d'intérêt. Ce dernier étant mort en

1037, sans postérité, à la bataille de Carrion contre Ferdinand, son beau-frère, on vit commencer une des époques les plus glorieuses de l'Espagne; cette série des rois de Castille et de Léon, dont le premier fut Ferdinand, dit le Grand.

ROIS DE CASTILLE ET DE LÉON.

Don Ferdinand devint par la mort de Bermudo III, son beau-frère, et par celle de dona Sancha, son épouse, le légitime héritier des couronnes de Castille et de Léon. Il donna par sa bravoure et sa prudence une face nouvelle à la monarchie espagnole.

Pendant vingt-huit ans que dura son règne, il ne perdit pas une occasion d'abattre la puissance des Arabes, en Galice, dans les deux Castilles, en Estremadoure et en Portugal. Il rendit tributaires les rois Mau-

res de Séville, de Tolède et de Sarragosse, et reçut d'eux le nom d'*Empereur*, en raison de l'ascendant qu'il exerçoit sur tant de royaumes acquis par héritage ou par conquête.

Ce titre excita la jalousie de Henri II, empereur d'Allemagne qui, protégé par le Pape allemand Victor II, avoit même la prétention de faire déclarer le roi de Castille et de Léon, feudataire de l'Allemagne.

Le valeureux Rodrigue ou *Ruy Diaz de Rivar*, plus connu sous le nom de CID, conseilla à Ferdinand de ne reconnoître en rien la suprématie du souverain de l'Allemagne, et entra en France avec une armée de dix mille hommes. Quelques conférences tenues à Toulouse eurent une issue favorable à Ferdinand.

Don Sanche II, dit le Fort, passa un règne de peu de durée à soutenir une guerre civile contre ses frères. Comme il assiégeoit Zamora, il écouta les conseils perfides d'un prétendu transfuge, nommé Velido. Cet homme s'étant engagé à lui découvrir une fausse porte par laquelle on pourroit donner l'assaut à la place, il suivit les pas de son guide, et fut lâchement assassiné.

Alphonse VI, dit le Brave, ayant succédé à don Sanche en 1072, le Cid, le généreux don Rodrigue, exigea qu'il fît en public le serment solennel qu'il n'avoit eu aucune part à la mort de don Sanche.

Alphonse fut offensé de se voir soumis par un sujet à une cérémonie semblable. Aigri par les suggestions

des courtisans jaloux, il disgracia ce héros qui n'en resta pas moins fidèle à son prince, et continua d'appesantir son bras invincible sur les Maures en Andalousie, en Arragon, à Valence et dans les deux Castilles. Ce fut à son concours qu'Alphonse VI dut bientôt la conquête de Tolède, dont on fit une province sous le nom de Nouvelle Castille.

Le même prince établit à Tolède un archevêque qui fut déclaré primat des églises d'Espagne. Peu de temps après, il abolit l'usage de l'office divin en langage gothique, et lui substitua le rituel latin, qui de l'église de Tolède, s'étendit à toutes les églises de la Péninsule.

Salamanque, Avila, Ségovie et plusieurs autres villes, détruites par les

ravages de la guerre furent rebâties et repeuplées sous ce règne.

Dans le même temps, don Sanche, roi d'Arragon, tenoit le roi maure de Huesca, bloqué dans sa capitale. Alphonse cédant à la jalousie, envoya des troupes au secours des musulmans. Elles furent heureusement repoussées. Don Sanche ayant été tué d'un coup de flèche, son fils, le roi don Pèdre, remporta sur les infidèles une victoire mémorable à Alcoraz.

Alphonse rassembla ses troupes dont il confia le commandement à l'Infant don Sanche, son fils. Celui-ci livra à Uclès le terrible combat connu sous le nom de bataille des *sept Comtes*. L'Infant y perdit la vie. Alphonse, malgré sa vieillesse, se mit à la tête des débris de son armée, et fit tourner la chance en sa faveur.

Le Cid, après avoir conquis Valence, mourut en 1099, et Alphonse VI termina sa carrière en 1108, laissant la couronne à sa fille dona Urraca.

Cette princesse avoit eu de son premier mari, le comte Raymond de Bourgogne, un fils qui fut depuis Alphonse VII, surnommé par excellence l'*Empereur*. Elle étoit mariée en secondes noces à Alphonse I^er^., roi d'Arragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur*.

Cette époque, par la réunion des couronnes d'Arragon, de Castille, de Navarre, de Léon et de Galice sembloit promettre les plus beaux jours à l'Espagne. L'inconduite de dona Urraca fut en grande partie la cause des troubles qui s'élevèrent.

Le roi fit enfermer sa femme dans un château fort, et prononcer son divorce, sous prétexte que le mariage étoit nul en raison de leur parenté.

Après de longues et sanglantes dissensions, le roi abandonna des prétentions exagérées; il proclama roi de Castille son beau-fils don Alphonse, qui épousa dona Berenguèle, fille du comte de Barcelone.

RÈGNE D'ALPHONSE VII, DIT L'EMPEREUR.

COMMENCEMENT DU ROYAUME DE PORTUGAL.

Aux divisions entre le roi d'Arragon et dona Urraca, succédèrent de nouvelles discordes entre cette princesse et son fils don Alphonse. Tous deux se disputèrent la régence. Alphonse VII ne régna vraisemblablement qu'après la mort d'Urraca.

La révolution de Portugal fut l'événement le plus important de ce règne.

Alphonse, fils de don Henri et de dona Thérèse, possesseurs de ce pays qui n'étoit encore qu'un simple comté, se fit proclamer roi par ses troupes en 1139. Ayant vaincu cinq rois maures et pris cinq étendards royaux, il fit mettre dans ses armoiries, en mémoire de cet événement, cinq petits écussons, appelés *Quinas*. Telle est l'origine des rois de Portugal, qui dès-lors commencèrent à former un gouvernement indépendant de la Castille.

RÈGNE D'ALPHONSE IX.

ALPHONSE l'*Empereur* avoit eu pour successeur en 1157, son fis aîné Sanche III, dit le Désiré, et Alphonse VIII, surnommé le *Bon* et le *Noble*. Celui-ci perdit à Alarcos une bataille décisive contre les Maures.

Les Chrétiens se virent menacés à leur tour d'une destruction totale. Ils attribuèrent cette catastrophe à la vengeance du ciel, provoquée par la passion illicite du roi pour une belle Juive.

Les incursions des infidèles, la famine, la peste, la guerre civile, tous les fléaux désolèrent à-la-fois la Cas-

tille. Une trève de dix ans permit enfin aux Espagnols de respirer. Ils attendirent impatiemment qu'il leur fût possible de reprendre les armes ; aidés du roi de Navarre, ils remportèrent une victoire signalée à Tolosa, au pied de la Sierra-Morena, le 16 juillet 1812.

Le roi de Navarre ayant rompu les chaînes qui défendoient le camp du Miramolin des Arabes, prit en mémoire de ce beau fait, des *chaînes* dans l'écusson de ses armes (1).

Cent mille Sarrasins périrent dit-on, dans ce combat, et ils perdirent en outre soixante-dix mille prisonniers.

---

(1) L'écusson de Navarre se trouve réuni sur nos louis d'or à l'écusson des armes de France.

Ce qui est plus difficile encore à imaginer, c'est que la perte des Chrétiens, selon le récit de l'archevêque Don Rodrigue, témoin oculaire, ne fut que de vingt-cinq hommes.

Henri I^er^., âgé seulement de onze ans, monta sur le trône de Castille, et mourut trois années après, par la chute d'une tuile sur sa tête.

RÈGNE DE FERDINAND III,

DIT LE SAINT.

DONA BERENGUELE, sœur de Henri, et femme d'Alphonse, roi de Léon, étoit appelée de droit à la succession au trône. Sous prétexte de parenté elle fit casser son mariage avec don Alphonse, et prodigua cependant les soins les plus tendres à l'infant don Ferdinand qu'elle avoit eu de ce prince. Elle allaita son fils, lui inculqua de bonne heure les plus saines maximes de christianisme et de morale, et renonçant en sa faveur au trône, elle le fit proclamer roi de Castille en 1217,

malgré l'opposition de son père don Alphonse et de son tuteur le comte de Lara.

Ce fut sous le règne de Ferdinand III, dit le *Saint*, que don Jaime I^er^. roi d'Arragon, conquit le royaume de Valence.

Les exploits de Ferdinand III ne furent pas moins éclatans. Il fit la conquête d'Ubéda, des royaumes de Cordoue, de Murcie, de Jaen, de Séville, et rendit tributaire le roi maure de Grenade.

La France étoit alors échue en partage à saint Louis, cousin de saint Ferdinand, puisqu'il étoit fils de Blanche de Castille, sœur aînée de dona Berenguèle. Ces deux illustres et pieuses princesses donnèrent ainsi à deux grands royaumes, deux souverains

également renommés par leur bravoure, par la sagesse de leurs institutions, et enfin par cette piété exemplaire qui a déterminé l'église à les comprendre au nombre des saints.

Ferdinand projetoit de porter ses armes triomphantes en Afrique, et d'y détruire l'empire de Maroc, lorsque Dieu l'appela à lui en 1252.

On attribue à ce prince éclairé la fondation du conseil de Castille. Il confia aux douze magistrats qui le composoient la rédaction du code appelé les *sept parties*. Cependant ce précieux travail fut seulement achevé sous le règne d'Alphonse le Sage, l'un des dix enfants et le successeur immédiat de saint Ferdinand.

ALPHONSE X,

SURNOMMÉ LE SAGE.

Ce prince mérita le surnom de Sage par l'étendue de ses connaissances personnelles, autant que par la protection qu'il accorda aux sciences et à ceux qui les cultivoient.

La langue castillanne lui eut de grandes obligations. Non-seulement il ordonna qu'il en seroit fait usage dans tous les actes publics, qui précédemment s'écrivoient en latin, mais il enrichit la littérature de son pays d'une chronique générale de l'Espagne. Il présida aussi avec les meilleurs

astronomes de son siècle à la confection des *tables alphonsines*.

Alphonse ayant été élu empereur d'Allemagne, craignit d'abandonner trop promptement son royaume en proie aux soulèvemens des maures et aux rébellions des principaux seigneurs. Il ne put armer à temps pour prendre possession du trône impérial.

Naturellement libéral, il paya en entier la rançon de Baudouin, empereur de Constantinople, fait prisonnier en Egypte. Marthe sa cousine, épouse de Baudouin, n'avoit demandé que le tiers de la somme. Beaucoup de personnes blâmèrent ce don comme excessif.

Cependant son propre fils, don Sanche, dit le Brave, se mit contre lui à la tête d'un parti formidable. Le but

de ce fils rebelle étoit de faire valoir ses droits au préjudice des enfants de son frère aîné, don Sanche de la Cerda (1), qu'une mort prématurée avoit moissonné. Le sort des armes favorisa ses prétentions. Les Cortès s'assemblèrent à Ségovie; Alphonse fut obligé de désigner don Sanche pour son successeur. Mais le rebelle ne s'en tint pas là. Peu de temps après, la déchéance du roi Alphonse fut prononcée. Séville seule demeura fidèle à ce père malheureux. Il fut obligé d'implorer les secours de son ancien ennemi, le roi de Maroc; il lui em-

(1) *Cerda*, en espagnol, signifie *poil*. L'infant don Sanche étoit né avec une soie ou un poil très-long sur les épaules.

prunta même de l'argent, en donnant pour gage sa couronne royale.

Les tentatives d'Alphonse n'eurent aucun succès; il mourut en 1284, après avoir institué héritier par son testament, son petit fils Alphonse de la Cerda.

Don Sanche dont la valeur tenoit un peu de la férocité, se maintint cependant sur le trône où il mouruf en 1295, laissant pour héritier son fils Ferdinand IV, et pour régente sa femme dona Maria. En vain Alphonse de la Cerda fut-il secondé par les rois de France, d'Arragon et de Grenade. Les rois d'Arragon et de Portugal choisis pour arbitres, prononcèrent que l'Infant de la Cerda devoit renoncer à ses prétentions à la couronne, moyennant un apanage.

Ferdinand IV a été surnommé *l'Assigné*, parce qu'ayant fait condamner sans preuves, deux frères nommés Carvajal, accusés d'avoir commis un assassinat; ces hommes en montant à l'échafaud, le citèrent à comparoître dans le délai de trente jours, devant le tribunal de Dieu, pour répondre de leur injuste supplice.

Il y a, dans l'histoire du moyen âge beaucoup d'exemples de ces ajournemens prononcés au pied de l'échafaud par les victimes de la tyrannie; mais il est probable que ces prédictions ont été presque toujours publiées après coup. La mort presque subite d'un prince, peu de temps après la condamnation d'un grand personnage, aura fait croire que cette mort étoit un châtiment de la justice

divine ; et il n'y a qu'un pas de cette croyance à celle que le condamné auroit prophétiquement assigné lui-même ce terme fatal à sa vengeance.

RÈGNES DES AUTRES ROIS DE CASTILLE ET DE LÉON, JUSQU'A FERDINAND ET ISABELLE.

Le règne d'Alphonse XI, dit le Justicier, fut signalé par une victoire remportée à Algésiras ; on en raconte des détails non moins prodigieux que ceux de la bataille de Tolède. Deux cent mille Sarrasins, dit-on, y perdirent la vie, et les chrétiens n'eurent à regretter que vingt soldats.

Les expéditions contre les Maures nécessitant des dépenses considéra-

bles, on chercha à y pourvoir par l'*alcabala*, espèce d'impôt sur la vente des marchandises.

Pierre le Cruel ne justifia que trop cette infamante épithète. Cependant plusieurs historiens ont cherché à expliquer les abus du pouvoir, les cruautés odieuses dont il s'est rendu coupable, par la nécessité de punir, et surtout de prévenir de continuelles conjurations.

Si tels furent ses desseins, il obtint peu de succès. Il vit se soulever contre lui Henri de Trastamare, et don Tello seigneur de Biscaye, ses frères naturels. Don Pèdre assiégé dans le château de Montiel fit une sortie malheureuse, et tomba entre les mains de son frère qui le fit périr d'une mort violente.

Henri de Trastamare fut porté sur le trône par cette victoire. On lui a donné le surnom d'Henri des *Récompenses*, parce qu'il prodigua sans mesure des largesses à tous les courtisans dévoués à son service. C'est le sort de tous les usurpateurs. Reconnoissant lui-même, sur la fin de sa vie, combien ces concessions étoient onéreuses à l'état, il ordonna par son testament que les biens donnés reviendroient à la Couronne après la mort, sans enfans, des différens titulaires. Ces majorats, connus sous le nom de *Concessions Henriquoises* existent encore en Castille.

Le plus redoutable ennemi de Henri II fut le roi de Portugal. Il envahit ses états à plusieurs reprises, et détruisit plusieurs villages portugais.

Cette guerre se termina enfin par un double mariage. Don Sanche frère du roi de Castille, épousa Béatrix, sœur du roi de Portugal; dona Isabelle, fille naturelle de ce dernier, reçut la main de don Alphonse, comte de Gijon, bâtard de don Henri.

La mort de don de Tello frère de Henri II, procura la réunion de la Biscaye à la couronne.

La France qui avoit aidé Henri de Trastamare à monter sur le trône, reçut de lui des preuves non équivoques de reconnoissance. Il accourut avec ses troupes pour prendre part à la guerre qu'elle soutenoit contre les Anglais. Son fils et son successeur don Juan Ier furent fidèles aux mêmes principes.

Don Juan eut cependant une lutte

terrible à soutenir contre les Portugais, et ne la termina que par une trève de six années. Il mourut d'une chute de cheval en l'an 390.

Ce fut sous ce règne, et en 1383, que par une décision des Cortès convoqués à Ségovie, l'on adopta en Espagne l'ère chrétienne, au lieu de l'ère d'Auguste qui y étoit en usage.

Don Henri, troisième fils de Juan 1^er^., avoit pris du vivant de son père le titre de *Prince des Asturies*. Il est le premier auquel fut conférée cette distinction, partage exclusif de l'héritier du trône.

Il avoit à peine douze ans lorsqu'il succéda à son père. La régence donna lieu à de longs et opiniâtres débats. Henri les termina en prenant, dès

l'âge de quatorze ans, les rênes de l'administration.

Bientôt, il manifesta des qualités si dignes du trône, qu'elles l'eussent certainement mis au rang des plus grands princes qu'ait eus l'Espagne; si la foiblesse de sa santé, qui lui fit donner le surnom *d'Infirme*, lui eût permis de s'appliquer aux soins difficiles du gouvernement et de la guerre. On lui entendoit souvent prononcer ces belles paroles, *qu'il craignoit plus les malédictions de ses sujets que les armes de ses ennemis.*

Cependant Henri III affermit la paix, en renouvelant ses anciens traités d'alliance avec l'Arragon et la France, ainsi que la trève avec le Portugal.

Juan II régna sur un royaume

troublé plus que jamais par des dissensions intestines.

Henri IV, dit l'*Impotent*, qui lui succéda en 1454, éprouva les mêmes disgraces. Quoique la Castille fût déchirée par des guerres civiles qui ne permirent pas de pousser avec vigueur de premiers succès contre les Maures, on reprit cependant à ceux-ci la ville de Gibraltar.

Du vivant d'Henri IV, on proclama héritière présomptive dona Isabelle sa sœur, au préjudice de l'Infante sa fille, dona Joanna, dite la Beltranéja, dont la légitimité pouvoit être suspecte, attendu l'inconduite de la reine.

Plusieurs partis brillans se présentèrent pour dona Isabelle. Celui qui sembloit le plus avantageux au repos

de l'Espagne, étoit sans contredit le mariage de cette princesse avec son cousin issu de germain, don Ferdinand, roi de Sicile, fils aîné du roi d'Arragon.

Il est difficile de concevoir quels motifs raisonnables Henri put opposer à une pareille union. Il fallut que le mariage se fît à son insu. Furieux de la désobéissance de sa sœur, il rompit ses engagemens antérieurs, déshérita la reine de Sicile, et reconnut de nouveau dona Joanna comme sa fille légitime et son unique héritière.

RÈGNES

DE FERDINAND LE CATHOLIQUE ET D'ISABELLE.

Le testament d'Henri IV ne reçut point d'exécution. Le roi de Portugal qui avoit épousé dona Joanna, ne put l'emporter sur les forces supérieures de Ferdinand et d'Isabelle. Il fut réduit à signer une paix dont la condition étoit le désistement formel de dona Joanna. Exclue d'un trône, cette princesse fut encore obligée de renoncer à l'autre ; elle prit l'habit de religieuse dans le monastère de Sainte-Claire à Coïmbre.

Ce règne fut pour l'Espagne l'époque de sa gloire, de sa prospérité et de sa puissance. Une foule de circonstances favorables concoururent à ces grands changemens. La plus heureuse, sans doute, fut la réunion sur le trône, de deux princes aussi dignes de régner.

Ferdinand et Isabelle, dit un historien, vécurent ensemble, non comme deux époux dont les biens sont mis en commun et régis par le mari, mais comme deux monarques étroitement unis par les mêmes intérêts.

Dans le temps de l'invasion des Maures, et tandis qu'une partie des chrétiens cherchoit un asyle dans les défilés impénétrables des Asturies, d'autres s'étoient réfugiés vers les Py-

rénées, et s'étoient mis à l'abri des barbares. Telle avoit été l'origine des petits royaumes, ou plutôt des seigneuries de Sobrarbe et Ribagorze, Arragon, Navarre, Barcelone, etc. Le royaume de Sobrarbe étoit un des plus anciens; il fut réuni, ainsi que Ribagorze à l'Arragon sous le règne de don Ramire, fils de don Sanche IV, dit le Grand.

Le royaume de Navarre fut aussi pendant quelque temps incorporé à celui d'Arragon, mais il eut, en général, ses rois particuliers et indépendans, jusqu'à la conquête qu'en fit Ferdinand le Catholique.

Le comté de Barcelone, les îles de Mayorque et de Minorque et les îles Pityuse avoient été également réunies à la couronne d'Arragon. Le roi don

Jaime Ier, dit le Conquérant, qui s'étoit emparé, en 1230, des îles Baléares, devint maître huit ans après du royaume de Valence.

Don Jaime II, et son fils don Alphonse IV, obtinrent l'investiture des royaumes de Sardaigne et de Corse ; mais leurs successeurs n'en eurent la véritable possession que lorsque Alphonse V eut soumis ces îles par la force des armes en 1420.

Les royaumes de Sicile et de Jérusalem furent apportés en dot à don Pèdre III, dit le Grand, par son épouse Constance, fille de Mainfroy. Après de longues révolutions, ils retournèrent à la couronne d'Arragon par le mariage de Marie qui en étoit l'héritière avec don Martin II.

Tel étoit l'ensemble de la monar-

chie arragonaise, lorsque Ferdinand en devint en 1479 l'héritier, par la mort de son père le roi don Juan, et l'incorpora à celle de Castille.

Nice prince, ni sa généreuse épouse ne furent satisfaits de tant de possessions héréditaires, tant qu'ils n'auroient pas achevé l'expulsion des Maures d'Espagne. Cette grande entreprise poussée avec vigueur dura dix ans, et fut accomplie en 1492. La reine Isabelle fut de toutes les expéditions; elle ne cessa d'animer le courage des soldats, et de prodiguer aux malades et aux blessés les soins les plus charitables. Son confesseur Hernando de Talavera l'excitoit dans cette noble ambition. Un jour la reine lui offrit un évêché. Madame, répondit le vénérable ecclésiastique,

si je dois être évêque, je désire de l'être à Grenade. Il fut en effet nommé archevêque de cette ville, après la conquête qui en fut faite sur les infidèles.

Dans la même année 1492, on obtint de la France par négociation, la restitution à la couronne d'Arragon, des comtés de Roussillon et de Cerdagne qui dépendoient de la Catalogne, et avoient été engagés par don Juan II, d'Arragon, au roi de France Louis XI.

Ce fut vers cette époque que le célèbre Génois Christophe Colomb, commença la découverte des Indes occidentales. Persuadé qu'en naviguant droit à l'occident, il arriveroit infailliblement à des régions inconnues et dépendantes des *grandes Indes*, il proposa ses services, d'abord à

sa patrie, ensuite à l'Angleterre et au Portugal. Ses projets furent rejetés comme gigantesques et impraticables.

Les souverains Catholiques l'accueillirent avec plus de faveur; on lui confia le commandement de trois vaisseaux.

Dans les quatre voyages qu'il fit au Nouveau-Monde, depuis 1492 jusqu'en 1506, il découvrit les îles Luçayes, Hispaniola ou saint Domingue (1), Cuba, Porto-Rico, la Ja-

---

(1) Haïti est le nom que les indigènes donnoient à cette île. C'est pour cela que le nègre Christophe s'est fait proclamer roi sous le nom d'Henri Ier, roi de Haïti. Il me semble qu'il y auroit eu plus d'honneur à conserver le nom de l'immortel *Christophe.*

maïque et les autres Antilles, et une partie de la Terre-Ferme. Il prit possession de toutes ces contrées au nom des rois de Castille.

La calomnie ne tarda pas à poursuivre ce grand homme et à l'atteindre de son souffle empoisonné. Devenu suspect à son souverain, il fut arrêté à saint Domingue même, et ramené en Espagne chargé de fers aux pieds et aux mains. C'étoit à l'époque de son second voyage; on le retint quatre années dans l'inaction; mais enfin sa justification fut écoutée, et il se vengea de cette persécution, en augmentant par de nouvelles découvertes les possessions espagnoles.

Une injustice plus grande peut-être dont Colomb devint victime, ce fut l'erreur assez générale qui fit regar-

der dans le temps, le Florentin Américic Vespuce comme ayant découvert le premier le vaste continent du Nouveau-Monde. Ce territoire fut en conséquence nommé *Amérique*; et la postérité en reconnoissant cette méprise, par un accord unanime, n'a pas pris soin de la rectifier. Vespuce avoit tracé les cartes terrestres et marines des premières navigations du Nouveau-Monde, c'en fut assez pour qu'il usurpât la gloire légitimement due à un autre.

Outre les Indes occidentales, les rois catholiques unirent à leurs domaines les îles Canaries ou Fortunées, déjà bien connues des anciens. Elles avoient été conquises en grande partie vers la fin du règne de don

Henri III, sous la conduite d'un gentilhomme français, nommé Jean de Bétancourt. Pedro de Vera et Alonzo Fernandez de Luga en achevèrent la conquête à la fin du quinzième siècle; ils s'emparèrent des trois plus importantes de ces îles, la grande Canarie, Ténériffe et Palma.

La conquête d'Oran et d'autres points de la côte d'Afrique ne fut pas moins glorieuse pour les armes de Ferdinand.

Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, fut chargé de soumettre le royaume de Naples dont les Français réclamoient l'héritage. La journée décisive de Cirinola en 1503 fut fatale aux prétentions du roi de France.

La reine Isabelle mourut en 1504,

emportant les regrets sincères de toute la nation.

Le seul enfant mâle né de cette union, étoit le prince don Juan, mais elle avoit eu la douleur de le perdre, âgé seulement de dix-neuf ans; il donnoit déjà les plus belles espérances.

La couronne de Castille fut donc dévolue à l'infante dona Juana, épouse de l'archiduc Philippe, dit *le Beau*, fils de l'empereur Maximilien I^er^. Par cette alliance, le sceptre d'Espagne passa dans la maison d'Autriche, et les états de Flandres, Bourgogne et Brabant entrèrent dans la maison de Castille.

Une clause du testament d'Isabelle portoit que la Castille resteroit sous l'administration de son époux, jusqu'à ce que don Carlos, fils de don

Philippe et de dona Juana eût atteint l'âge de vingt ans. Cet infant don Carlos est le prince célèbre qui régna depuis en Espagne, sous le nom de Charles I^er^. et de Charles-Quint en Allemagne.

Ces dispositions donnèrent lieu à quelques divisions parmi les grands du royaume. La mort prématurée de Philippe I^er^. âgé seulement de vingt-huit ans, les fit cesser tout-à-coup.

Dona Juana n'étoit pas en état de revendiquer ses droits. La foiblesse naturelle de son esprit lui avoit fait donner le nom de *Jeanne la Folle*. L'égarement de sa raison augmenta par la douleur que lui causa la perte de son époux. Elle-même sentant son incapacité, écrivit à son père, à diverses reprises, pour le prier de conserver le gouvernement.

Ferdinand continua donc de régner en Castille, mais en conservant à dona Juana les honneurs de reine. Cette princesse vécut retirée et, pour ainsi dire, cachée dans le palais de Tordesillas, sans jouer aucun rôle dans le monde. Elle demeura dans une retraite absolue, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1555, sur la fin du règne de Charles-Quint.

Allié d'Henri VIII, roi d'Angleterre, Ferdinand projeta de passer en France pour faciliter à ce prince la conquête de la Guyenne. Jean d'Albret, roi de Navarre, et Catherine de Foix, son épouse, lui ayant refusé le passage à travers leurs états, il s'empara de ce royaume, et les força de chercher un asile en France. Depuis ce temps, la haute Navarre ne

cessa plus d'appartenir à la Castille.

Ferdinand s'étoit remarié à Germaine de Foix. On prétend qu'un breuvage qui lui fut administré par cette princesse pour rétablir sa vigueur chancelante, fut précisément ce qui le conduisit au tombeau. Sa mort ne fut pas moins pleurée que ne l'avoit été celle d'Isabelle.

Cependant la postérité reproche de prétendues fautes à ce monarque, l'expulsion des Juifs, et l'établissement de l'Inquisition.

On veut bien convenir que l'expulsion totale des Maures étoit nécessaire à la sûreté de l'Espagne; ne pouvoient-ils point trouver dans les Juifs d'utiles alliés, de redoutables auxiliaires?

L'Inquisition concourut au même but, celui de ne laisser en Espagne

que des habitans chrétiens. Il n'y avoit peut-être point dans ces temps d'autre alternative que d'anéantir le parti des infidèles, ou de s'apprêter à subir encore une fois leur joug.

« Il est faux, dit judicieusement M. de la Borde, que l'Inquisition ait arrêté le progrès des sciences et des lettres en Espagne.

« L'époque de l'institution de ce tribunal en 1478, sous Ferdinand et Isabelle a été le moment de la renaissance des lettres.

« Les règnes de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III, pendant lesquels les sciences sont parvenues au plus haut point de splendeur; où la langue et la littérature espagnole dominoient en Europe; ces deux règnes, dis-je, sont ceux que

l'Inquisition a le plus signalés par ses ravages, où elle a fait périr dans les Pays-Bas plus de quatre-vingt mille individus, et en Espagne un nombre considérable.

« Son influence cessa, au contraire, au moment de la décadence des lettres et de celle de toutes les branches de l'administration sous les derniers princes de la maison d'Autriche.

« C'est de cette époque, où, suivant tous les écrivains, l'influence de l'Inquisition paroît avoir cessé, que je trouve qu'elle est devenue véritablement préjudiciable au développement de toutes les connoissances utiles; non sans doute, parce que ce tribunal a cessé d'être cruel, *mais parce qu'il a changé de nature et acquis de nouvelles attributions* ».

Le même écrivain fait sentir que le saint office ne fit plus la guerre à des hérésiarques, à des apostats, condamnables dans toutes les hypothèses, mais aux principes et aux lumières de la civilisation même.

« Au lieu des noms obscurs qui remplissoient les listes de ses *auto-da-fé*, on vit ceux de Montesquieu, de Smith, de Robertson en tête de ces proscriptions littéraires. Les Espagnols restèrent alors en arrière de leurs voisins. »

CHARLES-QUINT.

FERDINAND avoit nommé par son testament le cardinal Ximénès alors âgé de quatre-vingts ans, gouverneur du royaume de Castille. Le même acte conféroit le gouvernement d'Arragon à don Alphonse d'Arragon, gouverneur de Sarragosse, et celui de Naples à don Raymond de Cordoue.

L'archiduc Charles né à Gand, dans les Pays-Bas, le 25 février de l'année 1500, étoit prêt à entrer dans sa seizième année, lorsqu'il hérita du royaume d'Espagne, déjà assez

puissant pour exciter l'envie et même les alarmes de l'Europe. Il ne vint en Espagne qu'un an après la mort de Ferdinand.

Trois ans après (en 1519), l'empereur Maximilien étant mort, les électeurs nommèrent Charles, empereur d'Allemagne. Il avoit eu dans la personne du roi de France un redoutable compétiteur. Le jeune archiduc ne perdit pas un instant pour prendre possession de l'empire. Il se rendit accompagné de plusieurs grands d'Espagne à Aix-la-Chapelle où il fut couronné.

Le savant cardinal Ximénès étoit mort; le nouvel empereur confia l'administration du royaume au cardinal Adrien, natif d'Utrecht, et doyen de Louvain, qui avoit été son

précepteur, et qui depuis devint Pape, sous le nom d'Adrien VI.

Les Espagnols ne virent pas avec joie leur souverain ceindre son front d'une couronne étrangère; ils prévirent qu'il feroit plus souvent sa résidence en Allemagne ou dans les Pays-Bas que dans leur chère péninsule. Ils craignirent surtout que les Flamands n'usurpassent toutes les places. Pendant deux ans, des séditions éclatèrent de toutes parts. On vit se former sous le nom de *communeros* (ou *communautés*), des attroupemens armés, assez semblables aux guerillas de 1812. Enfin les rebelles ayant osé tenir tête aux troupes royales à Vivalar en 1521, ils furent défaits; et les chefs des conjurés périrent promptement du dernier supplice.

Charles-Quint, que les Espagnols, jusqu'à nos jours se sont obstinés à n'appeler jamais autrement que Charles I^er^. acheva d'appaiser les mécontentemens, en se rendant en personne sur les lieux qui en avoient été le théâtre. Les insurgés déjà vaincus par ses armes, le furent encore plus par sa clémence, quoiqu'il eût profité de cette occasion pour détruire les *Cortès*.

On cite de lui une réponse magnanime. Un de ses courtisans voulut bassement le flatter en lui faisant connoître la retraite d'un des seigneurs rebelles. Vous auriez mieux fait, répondit le prince au délateur, d'avertir ce seigneur que j'étois ici, que de me dire où il est.

François I^er^. ne pouvoit pardonner à son heureux rival; et son règne ne

fut qu'une guerre presque continuelle contre Charles-Quint; guerre qu'interrompoient à peine de légères trèves.

La possession du Milanais présentoit d'ailleurs les plus grandes difficultés. C'étoit au recouvrement de cette importante contrée que devoient tendre tous les efforts de la France. Bonnivet que la protection de la duchesse d'Angoulême, mère de François I^er^. avoit fait investir du commandement fut mal servi par la fortune.

La défection du fameux connétable de Bourbon ajoutoit encore aux chances défavorables.

La mort du chevalier Bayard, au passage de la Secchia en 1524, fut plus funeste encore à la France que la perte même de la bataille.

Le connétable de Bourbon entra en France à la tête de ses ennemis, et fit le siège de Marseille. François I^er ne voulut plus confier qu'à lui-même le soin de défendre ses états menacés par un sujet rebelle. Il pénétra jusqu'à Salon, et fit lever le siège de Marseille. Enflé par ce succès, il envahit l'Italie, mais il perdit la malheureuse bataille de Pavie le 24 février 1515, et fut fait prisonnier, ainsi que le roi de Navarre son allié fidèle.

Conduit à Madrid, François I^er. fut traité avec les plus grands égards. Charles-Quint lui accorda la liberté quelque temps après, mais sous plusieurs conditions; la plus importante fut la renonciation formelle aux états de Milan, Gênes, Naples, Pays-Bas et Bourgogne.

Ce traité entre un roi captif et son vainqueur pouvoit ne pas recevoir l'assentiment de la nation ; il fut stipulé que si François I^er^. ne pouvoit strictement remplir ses obligations, il retourneroit volontairement à Madrid.

Cependant le roi de France de retour dans ses états, proposa diverses modifications au traité de Madrid ; Charles-Quint ne les ayant pas acceptées, la guerre se renouvela avec plus de fureur que jamais.

Il y eut même, dit-on, des défis particuliers entre l'empereur et le roi de France, comme de chevalier à chevalier.

L'Italie n'étoit rien moins que tranquille. Le pape Clément VII, les Vénitiens, et le duc de Milan, François

Sforce lui-même, que Charles-Quint venoit de rétablir dans ses domaines, firent une alliance connue sous le nom de *Ligue de la liberté Italique* ou *Clémentine*. Les Français, les Anglais y adhérèrent. Le connétable de Bourbon marcha contre Rome, à la tête de l'armée impériale, donna un assaut, et fut tué dans l'action. Le prince d'Orange qui lui succéda dans le commandement, s'empara de la capitale de la Chrétienté, et la livra au pillage. Le Pape Clément VII, enfermé dans le château Saint-Ange avec ses cardinaux, fut réduit à capituler.

Charles-Quint affecta d'être touché de ces insultes faites au chef de la religion. Au moment où il en reçut la nouvelle, il célébroit à Valladolid la naissance de Philippe, son fils aîné.

Les fêtes furent interrompues par ses ordres.

Une nouvelle armée française marcha en Italie, au secours du Pape. Affoiblie par des maladies contagieuses, encore plus que par ses revers, elle se retira, et le Pape conclut la paix. François I^er^. signa aussi avec Charles-Quint le traité de Cambrai en 1529. La rançon du Dauphin et de son frère puîné, que le roi avoit livrés comme otage de l'accomplissement des conventions de Madrid, fut stipulée à deux millions d'écus d'or. Le traité fut cimenté par le mariage du roi de France avec dona Léonor, sœur de Charles-Quint.

D'Italie, l'empereur passa en Allemagne, où il fit couronner roi des Romains, son frère l'infant don Fer-

dinand, déjà roi de Hongrie et de Bohême. Après avoir repoussé une invasion formidable de l'empereur turc Soliman, il fit une expédition en Barbarie, s'empara en 1535 de Tunis, et rendit ce territoire à Muley-Hassen, que le célèbre pirate Barberousse en avoit dépossédé.

La guerre entre Charles-Quint et la France se renouvela. Garcilaso de la Vega, célèbre poëte castillan, ayant été tué dans l'assaut d'une tour près de Nice, l'empereur irrité, fit pendre impitoyablement tous les paysans qui défendoient ce poste.

Enfin une trève de dix ans fut conclue par l'entremise du Pape Paul III.

Charles-Quint comptoit si bien sur la sincérité de la réconciliation de François Ier. sur la droiture et la gé-

nérosité de ce monarque, que s'étant vu obligé de se rendre en Flandres en 1539, pour châtier un soulèvement des Gantois, il n'hésita point à passer par la France et à se confier à la magnanimité de François I^er^.

On regarde assez généralement, sur la foi d'un bon mot attribué à un bouffon de la cour de France, nommé Triboulet, l'empereur Charles-Quint et François I^er^., comme plus insensés que ce fou lui-même; le premier pour s'être exposé de gaieté de cœur à un tel hasard; le second pour n'en avoir pas profité.

On ne réfléchit pas qu'une action aussi lâche, aussi infâme que celle de l'hospitalité violée, n'auroit pas été d'une grande utilité pour le royaume. Ce n'étoit pas Charles-Quint, mais ses

armées dont il auroit fallu se saisir. On eût justement excité la haine et la vengeance des peuples.

La preuve que ce ne furent pas des intentions pacifiques, mais la loyauté naturelle de son caractère qui portèrent François I^er^. à cette modération, c'est qu'il rompit la trève peu de temps après, sous prétexte que deux ambassadeurs qu'il envoyoit à Constantinople avoient été assassinés en Italie.

L'occasion paroissoit favorable. Charles-Quint venoit d'éprouver un échec considérable devant Alger.

Ce revers, à la vérité, étoit l'effet d'un événement imprévu. Une horrible tempête avoit détruit la majeure partie de sa flotte, immédiatement après le débarquement des troupes.

La guerre fut poussée avec acti-

vité et sur plusieurs points à-la-fois. Le siége de Perpignan fut entrepris, mais la résistance de la garnison fut si vigoureuse que les Français se virent obligés de se retirer. Ailleurs les Impériaux qui avoient d'abord éprouvé des revers, prirent leur revanche. Charles-Quint marcha sur Paris, et répandit l'effroi dans cette capitale. La paix fut conclue en 1544, François I^er^. renonça définitivement à ses droits sur Milan et Naples.

L'hérésie de Luther déchiroit alors tout l'Europe et surtout l'Allemagne. Charles-Quint avoit presque mis fin à ces nouvelles discordes, en faisant prisonniers l'électeur de Saxe et le Landgrave de Hesse, les partisans les plus zélés de la réforme. Henri II, successeur de François I^er^., lui sus-

cita de nouveaux embarras. Les Français s'emparèrent rapidement de Metz et d'une partie de la Lorraine. D'un autre côté, les Turcs fatiguèrent l'Empereur par des attaques continuelles. Charles-Quint, lassé de tant de guerres et de tant d'intrigues, revenu de toutes ses illusions, donna au monde l'exemple le plus rare et le plus solennel de la renonciation aux vaines gloires d'ici bas, en abdiquant l'autorité souveraine.

La postérité l'a blâmé de n'avoir point réuni sur une seule tête d'aussi vastes états. Philippe II son fils eut l'Espagne et les Pays Bas en partage. Charles abdiqua l'empire en faveur de Ferdinand son frère, roi des Romains.

Après avoir réglé tous les arrangemens, et s'être réservé une pen-

sion de deux cent mille écus, Charles-Quint se retira dans le monastère des Hiéronymites de S.-Juste, à sept lieues de Plancencia, dans la vieille Castille. Il y demeura en simple particulier, depuis l'an 1556, jusqu'en 1558, époque de sa mort.

On raconte que, lorsque l'Empereur qui s'étoit embarqué en Zélande arriva à Laredo, port de Biscaye, il s'éleva une tempête furieuse qui engloutit le vaisseau d'où il venoit de descendre.

Débarqué sur le rivage, Charles-Quint se mit à genoux, imprima un baiser sur la terre, et dit : Je baise avec respect cette mère commune de tous les hommes ; de même que je suis sorti nu du sein de ma mère, je retourne également nu dans le sein de cette autre mère.

L'hermitage qu'il choisit pour sa résidence, étoit d'une extrême modestie. Il ne consistoit qu'en six chambres, dont quatre étoient des cellules de moines, sans aucun ornement. Les deux autres, de vingt pieds en tous sens, étoient tendues en noir et presque dépourvues de meubles. Cet appartement, situé au rez-de-chaussée, donnoit sur un jardin où l'Empereur aimoit à cultiver de sa main diverses plantes.

Il ne se dispensoit d'aucun des devoirs imposés aux autres religieux. Tous les vendredis du carême, il se donnoit la discipline. Il veilloit à son tour et se chargeoit d'aller avant l'aurore appeler aux matines le reste de la communauté. Un jour qu'il

s'acquittoit de ce devoir, il fut obligé de secouer fortement un novice enseveli dans un profond sommeil. Le jeune homme lui dit avec humeur: « C'est bien assez que vous ayez si long-temps troublé le monde, sans venir encore troubler ceux qui en sont sortis. »

On a prétendu que, dans sa retraite, il regrettoit le trône, que son abdication même couvroit un projet ambitieux, celui d'être élu pape, et qu'il gémissoit de ne l'avoir point vu s'accomplir. Mais que ne dit-on pas des hommes qui, de gré ou de force, sont descendus du faîte de la puissance pour vivre en simples particuliers?

Ce qui est certain, c'est que Philippe II ne croyoit pas entièrement

à la sincérité de son père. Un jour le cardinal de Granvelle disoit à ce prince : Il y a aujourdhui un an que l'Empereur s'est démis de tous ses états. — *Il y a aujourdhui un an qu'il s'en repent*, répondit Philippe.

Après avoir joui de l'effet que produiroit dans le monde son abdication du pouvoir suprême, Charles-Quint voulut juger de l'impression que feroit naître sa sortie de la vie. Tourmenté peut-être par le pressentiment d'une maladie prochaine, il ordonna qu'on lui fît les mêmes obsèques, les mêmes cérémonies que s'il étoit mort. Il se mit dans un cercueil, on le porta à l'église, et l'on célébra autour de lui un service solennel. Profondément affecté par ce triste cérémonial, il eut dès la nuit même une fièvre vio-

lente qui l'emporta en peu de jours (1). Il mourut en 1558, âgé de 59 ans et sept mois.

Telle fut la fin d'un prince dont le règne avoit été rempli par la vie la plus active. Il avoit fait neuf voyages en Allemagne, six en Espagne, sept en Italie, dix en Flandres, quatre en France, deux en Angleterre, deux autres en Afrique.

Ce fut de son temps que les rois espagnols prirent le titre de *Majesté*, au lieu de celui d'altesse.

---

(1) Guillaume Escalqueus, capitoul de Toulouse, avoit donné, en 1326 (200 ans auparavant) l'exemple de cette farce impie. Elle fut blâmée dans un concile provincial, présidé par l'archevêque de Toulouse.

Charles-Quint organisa le conseil des Indes, et céda à l'ordre de St.-Jean de Jérusalem le rocher de Malte, après que les Turcs eurent conquis l'île de Rhodes sur les chevaliers.

Le concile de Trente qui a exercé dans la chrétienté une influence si considérable, fut convoqué en 1545 sous les auspices de Charles-Quint. On sait qu'après diverses interruptions, il ne fut terminé qu'en 1563, sous Philippe II.

Le règne de Charles-Quint fut pareillement l'époque de la conquête du Mexique par Fernand-Cortés. Cet événement important eut lieu en 1521. Deux ans auparavant, Fernand de Magallaens, Portugais, dont nous avons changé le nom en celui de Ma-

gellan, réalisa le projet de faire au sud le tour du continent de l'Amérique, et découvrit le détroit qui porte son nom entre la partie la plus méridionale de l'Amérique et la terre de Feu.

PHILIPPE II.

Ce prince hérita des vices de son père, et eut fort peu de ses bonnes qualités. Ardent pour la défense de l'église romaine, il inonda de sang les Pays-Bas, et fut cause par ses excès même de la séparation de la Hollande.

Il n'étoit point guerrier comme son père, mais il avoit plus de talens pour les négociations ou les intrigues du cabinet. Sa profonde politique lui fit donner le nom de Prudent.

Il seroit difficile de calculer à quel terme son ambition se fût arrêtée, si

son mariage avec Marie, reine d'Angleterre, n'eût été promptement dissous par la mort de cette princesse, avant qu'elle lui eût donné des enfans. Marie étoit sa seconde épouse, il avoit eu en premières noces, dona Maria de Portugal.

Elisabeth, autre fille de Henri VIII, remplaça sa sœur sur le trône d'Angleterre, et favorisa les protestans avec plus d'efficacité que Marie n'avoit protégé les catholiques. Ce fut la source de longs et graves différends entre l'Espagne et l'Angleterre.

La France commença les hostilités contre Philippe II en envoyant des secours au Pape Paul IV, qui avoit formé des projets sur le royaume de Naples. Le duc d'Albe entra avec une

armée formidable dans les états de l'église, et força le souverain pontife à conclure la paix ; mais les Français restèrent en guerre avec l'Espagne. Philippe envahit la Picardie, et gagna la bataille de Saint-Quentin, le jour de saint Laurent, 10 août 1557 (1). Un autre échec essuyé par les Français devant Gravelines, leur fit souhaiter la paix; elle fut conclue en 1559 à des conditions avantageuses pour l'Espagne.

Par suite de ce traité, Philippe épousa en troisièmes noces, la princesse Isabelle, fille de Henri II, roi de France, qui fut surnommée *Isabelle de la paix.*

---

(1) Voyez dans notre tome V l'historique de la fondation de l'Escurial.

Dans la même année, le roi confia à sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme, le gouvernement des Pays-Bas. Le prince d'Orange, les comtes de Horn et d'Egmont en furent jaloux, ils fomentèrent une insurrection qui eut les suites les plus funestes. Les comtes d'Egmont et de Horn se laissèrent surprendre; ils eurent la tête tranchée à Bruxelles.

Le prince d'Orange leva une armée, se fortifia par l'alliance des princes protestans, et combattit avec vigueur le duc d'Albe.

Les chefs de l'insurrection affectoient de prendre le parti du bas-peuple accablé d'impôts. Aussi les appela-t-on par dérision la *Ligue des Gueux*. Bien loin de s'offenser de cette qualification injurieuse, ils s'en glo-

rifièrent au contraire, comme on a vu de nos jours certaines gens se faire honneur de la dénomination de *sans culottes*. Ils prirent pour devise une gourde de pélerin avec cette légende, *jusqu'à la besace!*

Philippe auroit sans doute réduit les Pays-Bas, s'il n'eut été obligé de diviser ses forces; il faisoit à la fois la guerre aux Turcs, aux Portugais et aux Anglais; il avoit envoyé en France une armée auxiliaire en faveur des Ligueurs que pressoit vivement Henri IV.

Enfin les Mauresques ou nouveaux chrétiens de Grenade s'étoient insurgés; ils avoient élu pour chef Aben-Humeya, un des plus considérables d'entr'eux, et lui avoient conféré le

titre de roi de Grenade et de Cordoue. Réduits à se réfugier dans les montagnes *Alpujarrès*, ces rebelles furent enfin détruits.

La réunion de la couronne de Portugal à celle de Castille fut un des événemens les plus mémorables du règne de Philippe II.

Le Portugal séparé, comme nous l'avons dit, de la monarchie espagnole, eut dix-sept rois dans l'espace de quatre cent cinquante années.

Don Sébastien mourut dans une espèce de croisade en Afrique, ou du moins disparut tout-à-coup, sans que l'on eût des données certaines sur ce qu'il étoit devenu. Plusieurs Portugais s'imaginent encore qu'il n'est point mort, qu'il a été enlevé vivant au

ciel, et reviendra un jour sur la terre (1).

Le cardinal don Henri le Chaste, fut le successeur de don Sébastien. Ce nouveau prince étant mort en 1580, la couronne fut disputée par plusieurs concurrens, savoir le duc de Bragance, les princes de Parme et de Savoie, don Antoine d'Ocrato, fils légitime de l'infant don Louis de Portugal, enfin Philippe II qui étoit petit-fils du roi don Manuel par sa mère l'impératrice Isabelle.

Les écrivains espagnols assurent que les droits de Philippe étoient les seuls fondés; les historiens portugais

---

(1) Voyez le tome VI au chapitre du tremblement de terre de Lisbonne.

revendiquent cet avantage en faveur de la maison de Bragance.

Don Antoine qui avoit pour lui la noblesse, et le peuple se hâta de se faire proclamer roi. Le duc d'Albe général de Philippe II le défit en bataille rangée, et désormais il n'y eut plus d'obstacle à la réunion de l'Espagne et du Portugal.

Ce fut en vain que don Antoine obtint de la France le secours d'une flotte de soixante-dix vaisseaux et de plus de six mille hommes de troupes. Cette flotte fut défaite par une escadre espagnole que commandoit le marquis de Santa-Cruz.

Elisabeth, reine d'Angleterre, ayant fait trancher injustement la tête à Marie Stuart, les Ecossais et surtout les catholiques Irlandais im-

plorèrent la protection de Philippe II. Il équipa en conséquence en 1588 la célèbre *Armada*, cette flotte surnommée l'*Invincible*, dont le commandement fut confié au duc de Medina-Sidonia.

Le succès paroissoit certain. Mais la flotte fut d'abord accueillie par deux bourrasques violentes, et éprouva ensuite sur les côtes de Hollande une des tempêtes les plus terribles dont l'histoire fasse mention. Les escadres anglaises et hollandaises remportèrent donc une victoire facile sur cette flotte déjà dispersée, et hors d'état de se défendre.

La nouvelle de ce revers porta la consternation en Espagne. La fleur des armées de terre, et les principales forces maritimes étoient perdues.

Philippe II conserva seul de la fermeté au milieu de cette catastrophe. Il dit : « Je n'avois pas envoyé ma flotte combattre les élémens, mais les Anglais ».

La reine Elisabeth profita de la victoire. Ses flottes firent des incursions sur les côtes de la Galice, du Portugal et de l'Andalousie. Cadix fut pris et pillé; Lisbonne faillit subir le même sort.

Une nouvelle flotte armée par Philippe II, n'eut pas plus de succès que la première. Les vents la dispersèrent sur les côtes de Galice.

Les armes espagnoles obtinrent d'abord de grands succès en France. Philippe II s'étoit déclaré le protecteur de la *sainte Ligue* contre les huguenots et les calvinistes. En 1589,

le duc de Parme, Alexandre Farnèse quitta par ordre de son roi le gouvernement de Flandres, et força Henri IV à lever d'abord le siège de Paris, ensuite le siège de Rouen. Dans le même temps, le duc de Savoye, gendre de Philippe, remportoit des avantages en Provence.

La mort du prince de Parme, l'un des plus grands capitaines de son siècle, changea la face des choses. Henri IV battit les Ligueurs et les Espagnols, et au moment où il auroit pu entrer à Paris de vive force, il préféra lever tous les obstacles en ouvrant son esprit et son cœur à la vraie religion.

Les portes de Paris ayant été ouvertes au roi légitime, l'ambassadeur d'Espagne et les troupes de sa nation

qui défendoient cette capitale, eurent, aux termes du traité, la permission d'en sortir; mais Henri IV poussa avec activité la guerre contre Philippe II. Ce dernier demanda la paix et l'obtint en 1598. La base du traité fut la restitution des places conquises de part et d'autre.

On prétend qu'affoibli par l'âge et par les infirmités, et reconnoissant qu'il étoit près du terme de sa carrière, Philippe ne voulut pas laisser à l'infant don Philippe, son fils, âgé de vingt ans, le fardeau d'une guerre contre un antagoniste tel que Henri IV.

Peu de jours après la publication de la paix avec la France, Philippe II mourut dans le monastère de saint Laurent de l'Escurial, qu'il avoit fondé.

Ce fut sous le règne de ce prince qu'eurent lieu la découverte et la conquête dans les Indes orientales, des îles qui furent de son nom appelées *Philippines*.

Il y a des historiens espagnols qui vantent la mémoire de Philippe II, et louent particulièrement son zèle outré pour la religion romaine. Mais les Français ne sauroient parler avec impartialité, ni de ce prince, ni des actes de son gouvernement. C'est de tous les souverains espagnols le seul dont ils aient eu grièvement à se plaindre.

PHILIPPE III.

PHILIPPE III avoit eu de son premier mariage avec dona Maria de Portugal, l'infant don Carlos, ce jeune et infortuné prince, dont la mort prématurée est au nombre des problêmes historiques les plus difficiles à éclaircir.

L'abbé de Saint-Réal, en écrivant la vie de don Carlos, a embrouillé les faits, au lieu d'y répandre la lumière.

Il paroît que des intelligences criminelles avec les Flamands, toujours prêts à se révolter, et le soupçon

d'une passion incestueuse pour Isabelle de France, sa belle-mère, furent les motifs qui déterminèrent Philippe, à faire plonger don Carlos dans la prison où il mourut.

Quelques historiens, pour excuser l'erreur du jeune prince, ont supposé, qu'avant d'épouser Philippe, Isabelle étoit déjà promise à don Carlos. On ne réfléchit pas d'une part à l'état de guerre entre les deux puissances, qui rendoit une pareille union peu présumable, ni d'autre part, à l'extrême jeunesse du prince, dont la mère étoit morte en 1554.

Ce fut cinq ans après, que Philippe II épousa la fille du roi de France. Le monarque espagnol n'avoit alors que trente-deux ans.

Quoi qu'il en soit, si don Carlos ne

périt pas de mort violente, il eut bientôt succombé dans sa prison, à l'excès de sa douleur ou de ses remords.

De son second mariage, avec Marie d'Angleterre, Philippe n'eut pas d'enfans. Isabelle lui donna deux princesses.

Anne d'Autriche, sa quatrième épouse, donna le jour à quatre fils, Ferdinand, Charles, Diègue et Philippe. Ce dernier seul, lui survécut, et commença à régner en 1558. Il épousa, peu de temps après, Marguerite d'Autriche.

Ce règne fut singulièrement agité. Craignant sans cesse la rébellion des Mauresques, ou descendans des anciens Maures, Philippe III, les expulsa, par une ordonnance fameuse

qui fut également fatale à la population, au commerce et à l'industrie, quoiqu'elle fût peut-être utile pour rétablir la tranquillité intérieure.

Ce prince parvint, cependant, à faire la paix avec l'Angleterre, en 1604, aussitôt après la mort d'Elisabeth; il conclut, en 1605, une trève de douze ans, avec les Hollandais; mais ce fut à deux conditions extrêmement dures; la première, la reconnoissance de la Hollande, comme république indépendante, et la seconde, la liberté du commerce de cette nation, en Asie et en Amérique.

En 1612, la paix entre la France et l'Espagne, fut cimentée par le double mariage, de don Philippe, depuis Philippe IV, avec Isabelle de Bourbon, fille de Henri IV, et

d'Anne d'Autriche, fille de Philippe III, avec Louis XIII. Cette dernière union fut stérile pendant vingt-trois ans; mais les vœux de la France furent enfin comblés, par la naissance de deux Princes, dont l'un fut Louis XIV, si digne de donner son nom à son siècle, et l'autre, Philippe de France, d'abord duc d'Anjou, ensuite duc d'Orléans.

Dans les commencemens du règne de Philippe III, les Espagnols eurent à soutenir, en Amérique, une guerre obstinée contre les Araucaniens, peuplade belliqueuse du Chili. Le poète don Alonze d'Erzilla, fut de l'expédition, et la célébra dans son poëme épique, intitulé l'Araucana.

Peu de temps après, les Espagnols s'emparèrent des Moluques.

Les Portugais, encore sujets de l'Espagne, firent de grands progrès dans les Indes Orientales.

Philippe III mourut en 1621, victime de l'étiquette. Etant au Conseil, il se plaignit de la vapeur causée par un de ces *braseros*, qui, en Espagne, tiennent lieu de cheminée (1). L'officier qui devoit prendre soin du feu, étant absent, personne n'osa usurper son emploi, et Philippe déjà tourmenté d'une indisposition, éprouva un redoublement, qui le mit au tombeau.

---

(1) Voyez notre tome IV.

PHILIPPE IV.

Du mariage de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, étoit né, en 1605, l'infant don Philippe. Ce fut en 1621, à l'époque même de son avènement au trône, que la trève conclue avec les Hollandais expira. Les Espagnols furent heureux, tant que le célèbre Spinola commanda leurs armées; mais en 1620, leur flotte fut défaite près de Lima, par les Hollandais, qui, depuis trois ans, avoient formé leur compagnie des Indes Occidentales.

Les Hollandais, les Danois. les

Suédois et bientôt les Français, prirent les armes de tous côtés, contre la maison d'Autriche. Cette époque fut celle de la célèbre guerre de trente ans, où Gustave-Adolphe, roi de Suède, cueillit tant de lauriers.

Pendant que les Français fournissoient des secours efficaces à la Hollande, le cardinal Infant, chef des armées espagnoles, ravagea la Champagne, la Picardie, et arriva presque aux portes de la capitale. Mais bientôt les Français repoussèrent cette invasion. Non contens de poursuivre leurs succès du côté des Pays-Bas, ils menacèrent la frontière d'Espagne, quoiqu'ils eussent fait en vain, le siège de Fontarabie.

Le duc d'Enghien, si célèbre sous le nom de Grand-Condé, venoit de

réparer l'échec de Fontarabie, par le gain de la bataille de Rocroy, mais bientôt ce grand homme, mécontent du cardinal Mazarin, se mit à la tête du parti appelé la Fronde, et se ligua avec les Espagnols. Ceux-ci avoient un général très-habile, don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe III, lequel, par son nom, et ses talens militaires, rappeloit l'autre don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint.

Fort d'un tel appui, Condé et ses partisans, auroient vu tous les obstacles s'applanir devant eux, si la cause royale n'eût eu dans Turenne, un digne et zélé défenseur.

La révolution de Portugal, en 1640, fit plus de tort à l'Espagne, que les succès les plus éclatans des ennemis extérieurs.

C'est dans le récit attachant de Vertot, qu'il faut lire les détails de cette conjuration, presque romanesque, et si singulière, qui plaça tout-à-coup le duc de Bragance, sur le trône de Portugal.

Outre cette importante diversion, les Français obtinrent un allié formidable. Cromwell, qui gouvernoit l'Angleterre, sous le nom de Protecteur, désola les colonies espagnoles, par les incursions de ses escadres. Cuba et Saint-Domingue se défendirent vaillamment; mais la Jamaïque se rendit, et cette île est devenue la plus précieuse possession des Anglais dans les Antilles.

Les Espagnols irrités de ne point recueillir plus de fruit des sacrifices en hommes et en argent, qu'on leur

faisoit supporter, commencèrent à murmurer hautement. Philippe IV fut obligé de conclure, en 1659, la paix des Pyrénées. Les conditions du traité furent arrêtées par Philippe et Louis XIV, en personne; sur une île de la Bidassoa.

L'infante Marie Thérèse d'Autriche, fut donnée en mariage à Louis XIV, mais après avoir renoncé formellement à la succession de la monarchie espagnole, dont les femmes ne sont pas exclues.

On céda à la France, tout le Roussillon, et les places de Perpignan et de Salses; elle gagna de plus, le comté d'Artois, et d'autres lieux importans, dans les Pays-Bas. Les Anglais furent maintenus dans la possession de Dunkerque: ils avoient concouru, avec

les Français, à la prise de cette place.

Avant ces désastres, qui affoiblirent considérablement sa puissance, Philippe IV, avoit reçu des Espagnols, le surnom de *Grand*. On lui fit, à l'occasion du Traité des Pyrénées, une devise satirique. C'étoit un *fossé*, avec cette légende : *Plus on lui ôte, plus il est* GRAND.

Après avoir conclu la paix avec ses ennemis extérieurs, Philippe IV, voulut châtier, ce qu'on appeloit les révoltés de Portugal. Don Juan d'Autriche, s'empara d'Evora, d'Estremos, et d'autres places, mais fit si peu de progrès dans un pays hérissé de positions militaires, et dont chaque habitant étoit devenu un soldat intrépide, qu'il se démit du comman-

dement. Le marquis de Caracena, son successeur, éprouva, à Villa-Viciosa, une défaite si considérable, que l'on dut considérer, dès-lors, la souveraineté du Portugal, comme assurée à la maison de Bragance.

Les révoltes de la Catalogne et de Naples, faillirent avoir des suites aussi funestes, que la révolution du Portugal. L'insurrection de la Catalogne, ne fut appaisée qu'avec peine. Les insurgés de Naples et de Sicile, avoient pour chefs, les premiers, Thomas Anielo, simple pêcheur, et les autres, un chaudronnier.

Les Napolitains s'étoient constitués en république ; ils avoient élu pour *Doge*, le duc de Guise, descendant des rois de Naples, de la maison d'Anjou.

Don Juan d'Autriche, marcha contre les rebelles, les défit, refusa la couronne qu'on lui offroit, et Naples rentra sous la domination Castillane.

Philippe IV, accablé de chagrins, mourut en 1675, laissant, pour successeur, le prince don Carlos, fils de sa seconde femme, Marie d'Autriche, qui étoit en même temps, sa nièce.

Don Balthazar Carlos, qu'il avoit eu de son premier mariage, avec Isabelle de Bourbon, étoit mort à l'âge de dix-sept ans, et lorsqu'il donnoit les plus belles espérances.

CHARLES II.

Ce Prince n'avoit que quatre ans, lorsqu'il succéda à son père. Marie d'Autriche eut la régence; mais elle introduisit, dans le conseil institué par le feu Roi, un Jésuite allemand, Jean Everard Nitardo, qui étoit son confesseur. La faveur de Nitardo excita de violentes jalousies et des troubles; la reine fut obligée de l'écarter, en lui donnant l'ambassade de Rome. Don Juan d'Autriche eut le gouvernement des provinces dépendantes du royaume d'Arragon. Il devint premier ministre, lorsque

Charles II, ayant atteint sa quatorzième année, prit les rênes du gouvernement.

La paix fut définitivement conclue avec le Portugal; Alphonse VI, en fut reconnu légitime souverain; l'Espagne ne conserva d'autre possession portugaise, que la ville de Ceuta, en Afrique.

Le roi de France éleva, sur ces entrefaites, des prétentions au duché de Brabant, du chef de Marie Thérese d'Autriche. La guerre éclata. Charleroi, Tournay, Douai, Oudenarde, Lille, et bientôt après toute la Franche-Comté, tombèrent au pouvoir de Louis XIV. Par le Traité d'Aix-la-Chapelle, la France restitua la Franche-Comté, mais conserva ses conquêtes en Flandres.

Quatre ans après, la guerre recommença, sous prétexte de la garantie réciproque, que l'Espagne et la Hollande s'étoient donnée de leurs possessions dans les Pays-Bas. Louis XIV fit occuper de nouveau la Franche-Comté, pendant qu'il soumit en personne Maestrecht, Liège, Limbourg, Condé, Valenciennes, Cambray, Saint-Omer, Ypres et Arras.

Le traité de Nimègue en 1678, recula encore les limites de la France du côté des Pays-Bas, et lui assura la Franche-Comté.

Les prétentions de Louis XIV au comté d'Aoste, furent bientôt un nouveau motif de guerre. Luxembourg, Mons, Charleroi et Namur furent rapidement conquis. Les Français prirent en Catatogne Belver, Urgel,

Rosès, Palamos, Girone, Ostalric et Barcelone. Une de leurs escadres s'empara momentanément du port de Carthagène en Amérique.

La majeure partie de ces conquêtes fut restituée à l'Espagne en 1697, par le traité de Riswick. La plus adroite politique dicta cette modération. Déjà l'on avoit suggéré à Charles II le célèbre testament qui appela un prince français à la succession de l'Espagne.

En effet, Charles II marié une première fois avec Marie Louise de Bourbon, fille aînée du duc d'Orléans, et uni en secondes nôces à Marie de Neuburg, fille de l'électeur Palatin, n'en avoit point eu d'enfans; il étoit le dernier prince de la maison d'Autriche en Espagne.

Déjà plusieurs potentats d'Europe, prévoyant que don Carlos mourroit sans héritiers, avoient stipulé à La Haye une convention secrète pour faire entr'eux le partage de la monarchie espagnole.

La couronne d'Espagne, les Indes et les Pays-Bas devoient échoir en partage au fils aîné de l'électeur de Bavière.

Louis, dauphin de France, devoit recueillir les royaumes de Naples et de Sicile et les autres territoires en Italie, outre la province espagnole de Guipuscoa.

Charles, archiduc d'Autriche, second fils de l'Empereur Léopold, auroit eu pour lot, le duché de Milan.

La mort inattendue du prince élec-

toral de Bavière, dérangea ces combinaisons.

Charles II avoit déjà protesté contre cet indécent partage des possessions d'un prince vivant, et ce, entre des tiers qui n'y avoient aucun droit. Après avoir pris les conseils du pape Innocent II et de ses plus sages ministres, il reconnut que le droit à la succession appartenoit à Philippe, duc d'Anjou, second fils du Dauphin, comme petit-fils de Marie-Thérese d'Autriche, sœur aînée du roi. Cette princesse étoit, selon les lois du royaume, la seule héritière légitime, à l'exclusion de sa sœur puinée, Marguerite, épouse de l'Empereur Léopold. On fit des volumes de discussions diplomatiques pour soutenir, d'un côté les prétentions de l'Autriche, de

l'autre, celles de la France; mais Charles II étant mort au mois de novembre 1700, le roi de France se hâta de mettre à exécution le testament signé un mois seulement auparavant, et par lequel étoit institué Philippe, duc d'Anjou, petit fils de Louis XIV.

PHILIPPE V.

Le duc d'Anjou arriva à Madrid en février 1701, et fut aussitôt reconnu par le vœu presque unanime des grands seigneurs espagnols.

« La nation espagnole, dit l'historien Yriarte, regarde comme une de ses plus mémorables époques l'avénement du premier prince de la maison de Bourbon au trône d'Espagne. Il ne lui reste qu'un regret, c'est qu'un prince à qui le ciel avoit accordé tant de vertus, n'ait pas hérité de la couronne dans l'état florissant ou elle passa sur la tête de Philippe II.

« Mais si c'eût été pour l'Espagne le plus grand bonheur; peut-être le mérite de Philippe V eût-il moins éclaté, puisqu'il n'auroit point eu les tristes, mais glorieuses occasions de se montrer digne du surnom de *Courageux*, qui lui fut justement décerné. »

Le pape Clement X, le roi d'Angleterre, Guillaume III, Pierre II de Portugal, Frédéric IV, roi de Danemarck, Charles XII, roi de Suède, les Provinces-Unies, l'électeur de Bavière et le duc de Savoie, dont la fille Marie-Louise-Gabrielle étoit mariée au petit-fils de LouisXIV, s'empressèrent de reconnoître la légitimité des droits de Philippe V; mais l'empereur d'Allemagne crut devoir les contester les armes à la main.

La guerre fut poussée avec activité en Italie. Les maréchaux de Tessé, de Catinat et le prince de Vaudemont firent briller la valeur française; mais bientôt plusieurs princes espagnols, le duc de Savoie lui-même, le roi de Portugal, l'Angleterre et la Hollande abandonnèrent la cause de la maison de Bourbon, et conclurent avec l'Empereur à la Haye le traité dit de la grande alliance.

Après la mort de Guillaume III, la reine Anne soutint avec encore plus de vigueur les dispositions hostiles de l'Angleterre.

Philippe V tint courageusement tête à l'orage. Il remporta en personne des victoires signalées dans l'Italie, et revint en Espagne au commencement de l'année 1703.

L'archiduc Charles, reconnu à Vienne roi d'Espagne et des Indes sous le nom de Charles III, fit son débarquement à Lisbonne, où on lui rendit les honneurs royaux.

La fortune fut long-temps douteuse. Diverses forteresses furent successivement prises et reprises par les deux partis. Le maréchal duc de Berwick et le duc de Vendôme déployèrent des prodiges d'activité et de valeur.

On vit le moment où Philippe V alloit être expulsé de l'Espagne. Madrid avoit succombé; on proposa à Philippe V de pourvoir à sa sûreté en se réfugiant en France. Le roi s'y refusa avec une fermeté héroïque, il protesta qu'il soutiendroit ses droits jusqu'à la dernière goutte de son

sang, et qu'il n'abandonneroit jamais des sujets aussi dévoués, aussi fidèles.

En effet, la partie saine de la nation faisoit cause commune avec son prince. On voyoit de mauvais œil l'archiduc Charles soutenu par des puissances brouillées depuis des siècles avec la cour de Rome. Aussi faisoit-on circuler des médailles satiriques où l'archiduc étoit déclaré roi *Catholique*, non par la *grace de Dieu*, mais par la grace des hérétiques.

Les choses changèrent de face en 1707. Le duc de Berwick remporta près d'Almanza dans le royaume de Murcie une victoire signalée. Les alliés furent peu-à-peu expulsés de la péninsule. A la fin de la campagne il ne leur restoit pas plus de cinq à six mille hommes. La Providence mit le

comble à tant de prospérités, en accordant à Philippe deux héritiers, l'infant don Louis, prince des Asturies, et bientôt après l'infant don Ferdinand. Tous deux sont montés sur le trône ainsi qu'un troisième fils l'infant don Carlos, que Philippe eut de son second mariage avec Isabelle Farnèse.

Le traité d'Utrecht conclu en dépit de la résistance de l'empereur d'Allemagne, affermit la puissance de Philippe V. Barcelone qui persistoit dans sa rébellion fut prise en 1714. Les îles Baléares furent contraintes, l'année suivante, à rentrer dans l'obéissance.

Philippe avoit trente-un ans, lorsqu'il se trouva paisible souverain des Espagnes. Devenu veuf en 1714, il se

maria avec Isabelle Farnèse, princesse de Parme. Ce mariage négocié par les intrigues de la princesse des Ursins, fut fatal à cette dernière. Isabelle connoissant les vues de cette femme impérieuse et son ascendant funeste sur l'esprit de Philippe V, la fit disgracier immédiatement après son arrivée en Espagne.

En 1721, don Louis, prince des Asturies, épousa Isabelle d'Orléans, fille du régent de France.

En 1724, l'Europe entière admira la résolution inopinée que prit le roi Catholique de renoncer à une couronne si péniblement acquise, en faveur de ce même don Louis.

Le jeune prince jouissoit à peine de l'abdication volontaire de son père qu'il fut emporté par la pe-

tite-vérole, à l'âge de dix-sept ans.

L'infant don Ferdinand n'étoit pas en âge de régner. Philippe céda aux instances de la reine et des principaux de la nation, et remonta sur le trône.

En 1731, la paix dont l'Europe avoit joui presque sans interruption depuis le traité d'Utrecht, fut troublée par l'élection de Stanislas au trône de Pologne. Philippe fut obligé de prendre parti pour la France contre l'empereur. L'Angleterre et la Hollande restèrent neutres.

La paix fut conclue en 1735. La maison d'Autriche reconnut l'infant don Carlos en qualité de roi de Naples et de Sicile, et fit l'acquisition des duchés de Parme et de Plaisance.

Stanislas céda le trône de Pologne

à l'électeur de Saxe son heureux rival ; il conserva cependant le titre et les prérogatives de roi. Le grand duché de Toscane fut assuré à la maison d'Autriche pour l'indemniser des états de Lorraine et de Bar qui devoient échoir à la France après la mort de Stanislas.

Quelques difficultés sur le commerce et particulièrement sur la contrebande occasionnèrent entre l'Espagne et l'Angleterre une nouvelle rupture, en 1739. L'amiral Vernon partit d'Angleterre avec une escadre; il se proposoit de faire la conquête de Carthagène en Amérique. L'entreprise paroissoit immanquable; on avoit frappé d'avance des médailles qui consacroient la mémoire de cet événement, et que l'on devoit distri-

buer aux Indiens. Les Anglais furent repoussés avec une perte considérable.

L'empereur Charles VI, ayant terminé sa carrière en 1740, et avec lui s'étant éteinte la ligne masculine de la maison d'Autriche, sa fille l'archiduchesse Marie-Thérèse, alors grande duchesse de Toscane et couronnée reine de Hongrie fit valoir ses droits. La France soutint les prétentions de l'électeur de Bavière qui fut proclamé empereur sous le nom de Charles VII. Philippe V renouvela ses réclamations sur les états de Milan et de Parme. L'armée espagnole commandée par l'infant don Philippe, second fils de la reine Isabelle Farnèse fit de grands progrès en Italie, grace à l'appui de l'armée française que commandoit le prince de Conti.

Les principales places du Piémont dont le souverain s'étoit déclaré pour Marie-Thérèse furent conquises.

Cette guerre, où les impériaux avoient repris quelque avantage, duroit encore lorsque Philippe V mourut en 1746.

C'étoit une grande perte pour la monarchie espagnole; ce prince étoit foible, sans doute, il se laissoit guider par les femmes; mais digne descendant d'Henri IV et de Louis XIV, il faisoit briller son courage à la tête des armées.

On a remarqué qu'un siècle auparavant, l'historien Gracien avoit en quelque sorte prédit ce règne qui ne fut pas sans gloire, en exprimant avec emphase combien le nombre V

ajouté au nom des souverains paroissoit d'un heureux augure.

« La postérité, dit-il, ne cessera d'admirer les Ferdinand V, les Charles-Quint, les Pie V (1)! Puisse-t-il naître un Philippe V en Espagne! Quel grand roi seroit un prince de ce nom s'il réunissoit la valeur et la sagesse de ses prédécesseurs! »

Il ne faut pas juger Philippe V d'a-

---

(1) Gracien auroit pu ajouter à cette liste le roi de France Charles V, qui, par son admirable sagesse, sa profonde politique, et son inaltérable bonté, répara tous les maux causés par le gouvernement précédent, par la fureur des partis et l'invasion de nos plus belles provinces par les ennemis. Les bienfaits de son règne lui ont fait donner le surnom de *Sage*.

près une multitude d'écrits satiriques qui ont été compilés par Duclos, ni surtout d'après les mémoires de Saint Simon. Il y est dit, entr'autres fables absurdes, que le roi d'Espagne passoit sa vie à deviner des énigmes souvent ordurières, qu'il ne se faisoit raser et ne se lavoit les mains qu'une fois par mois; qu'il dormoit un jour quinze heures, le lendemain sept, et passoit les vingt-quatre heures suivantes sans se coucher; qu'il se donnoit souvent le bizarre plaisir de souper en plein midi, en faisant fermer les volets de son appartement, etc.

Il ne faut pas même prendre à la lettre tout ce qu'on a dit de l'ascendant qu'obtint sur son esprit la princesse des Ursins. L'auteur de ce précis historique a en sa possession des lettres

originales et inédites de cette dame, qui démentent complètement tout ce que les mémoires du temps rapportent de ses relations avec la nouvelle reine d'Espagne, le cardinal Alberoni, etc. Elle ne cessa de correspondre avec ce dernier pendant son exil à *Gênes*, où les biographes prétendent qu'on ne voulut pas la recevoir (1).

---

(1) J'ai cinq ou six lettres de la princesse des Ursins, lesquelles sont datées de Gênes, quoique suivant tous les mémoires, tous les dictionnaires historiques, elle n'y ait jamais mis le pied!

LOUIS Ier. ET FERDINAND VI.

Nous ne consacrerons point de chapitre au règne de Louis Ier. qui interrompit par un foible intervalle le gouvernement de Philippe V. Nous nous occuperons immédiatement du prince qui succéda à Philippe, après sa mort.

Des guerres longues et dispendieuses avoient obéré l'état. Ferdinand V étant monté sur le trône en 1746, trouva que les dettes s'élevoient à quarante-cinq millions de piastres, plus de cent soixante-huit millions de francs.

« Il fut effrayé d'un tel fardeau,

dit M. Bourgoing. Il étoit juste, mais foible et scrupuleux. Il assemble une junte composée d'évêques, de ministres et de gens de loi, et l'invite à prononcer *si un roi est tenu d'acquitter les dettes de son prédécesseur*. La question fut décidée à la négative par la pluralité, la conscience du roi soulagée, la banqueroute résolue ».

Ferdinand avoit épousé en 1729 dona Maria-Barbe de Portugal, princesse du Brésil. La paix à laquelle ce prince aspiroit ne fut conclue qu'en 1748.

La reine de Hongrie, reconnue impératrice, recouvra le duché de Milan. Les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla furent cédés à l'infant don Philippe.

Le nouveau roi d'Espagne délivré

des soins et des calamités de la guerre, tourna toute son attention vers le rétablissement du commerce, des manufactures et de la navigation. Il ne prit aucune part dans la guerre qui s'éleva en 1757, entre les Anglais et les Français, mais il profita indirectement du succès de nos armes. Le port Mahon et toute l'île de Minorque conquis par la bravoure de Richelieu furent rendus à l'Angleterre, par le traité de Paris en 1753, mais restitués à l'Espagne par la paix de 1783.

Il conclut en 1753 avec le saint siège un concordat qui leva un grand nombre des difficultés opposées par la cour de Rome.

Il fonda à Madrid l'académie royale de saint Ferdinand, et fit voyager des

savans pour la propagation des lumières et l'extension des connoissances nationales.

En 1759, il succomba à une longue et douloureuse maladie; et ne laissa point d'enfant; il eut pour héritier son frère don Carlos, roi de Naples.

CHARLES III.

Le nouveau monarque ne pouvoit, aux termes des traités antérieurs, cumuler les couronnes d'Espagne et des deux Siciles. Il remit ce dernier royaume à son fils Ferdinand IV qui règne encore aujourd'hui, lui ceignit la même épée que Philippe V lui avoit donnée en le plaçant sur le trône ; et lui adressa ces paroles :

« Louis XIV, roi de France, remit cette épée à Philippe V, votre aïeul et mon père; je la reçus de lui, et je vous la transmets pour la défense de la religion et de vos peuples ».

L'escadre qui transportoit Charles III et son épouse Marie-Amélie de Saxe et toute la famille royale, mit à la voile de Naples. Le débarquement eut lieu à Barcelone. Les illustres voyageurs prenant la route de Sarragosse arrivèrent à Madrid où ils furent reçus par d'unanimes acclamations.

La joie publique augmenta lorsque don Carlos, fils aîné du roi (aujourd'hui Charles IV) fut proclamé prince des Asturies.

Ferdinand VI avoit dû à des circonstances plus heureuses la faute de faire de grandes économies. Il laissa plus de cent soixante-cinq millions de francs dans ses coffres.

Charles III s'empressa de réparer l'injustice de son prédécesseur; il fit

dès 1762 payer un à-compte de six pour cent sur les dettes de Philippe V. Ces paiemens furent continués pendant cinq années; mais en 1767 et 1768, réduits à quatre pour cent. En 1769, le paiement en fut indéfiniment suspendu.

Cependant ces *valès* qui perdent quatre-vingt pour cent ne sont pas absolument discrédités. En négociant avec le gouvernement pour diverses opérations financières, on en fait recevoir souvent une certaine quantité au pair. Quant aux créanciers étrangers, ils ont peu de faveur à espérer.

Isabelle Farnèse, veuve de Philippe V, mena la vie la plus retirée, la plus tranquille au château de sainte Ildefonse, pendant les treize

années que dura le règne de Ferdinand VI.

« Distribuant, dit M. Bourgoing, sa journée de la manière la plus bizarre, *ne veillant que la nuit*, morte, pour ainsi dire, au monde et même à la lumière du jour, elle ne sembloit plus occupée que du soin de sa santé et de son salut, lorsque son fils Charles III, alors roi de Naples, ayant été appelé au trône en 1759, par la mort de Ferdinand VI, elle retrouva au fond de son cœur l'ambition qui n'y étoit qu'assoupie, reparut à la cour, et y exerça jusqu'à la fin de sa vie une influence presque aussi prépondérante que celle qu'elle avoit exercée à côté de Philippe V ».

Victime d'une trop funeste alliance,

la France sembloit prête à succomber sous le poids d'une guerre désastreuse. Le cap Breton, le Canada, la Martinique étoient tombés au pouvoir des Anglais ; la marine française sembloit anéantie.

Les sollicitations continuelles et même importunes du cabinet de Versailles n'avoient pu ébranler le pacifique Charles III. Fidèle à son plan de neutralité, il ne songea pas à la rendre respectable par des armemens ; il négligea de veiller à la sûreté de ses colonies ; bientôt l'Angleterre enorgueillie par ses succès menaça les possessions et le commerce espagnols ; Charles III vit trop tard qu'il falloit combattre, ou subir un joug humiliant.

Le pacte de famille signé tardive-

ment le 11 août 1761, fut de peu d'utilité pour l'Espagne.

Tout en conservant la neutralité avec l'Autriche, Charles III déclara la guerre à l'Angleterre; en juin 1762, il déclara aussi la guerre au Portugal qui, auxiliaire obligé de la grande Bretagne, prenoit déjà une attitude hostile.

Les opérations sur la frontière furent conduites avec peu d'activité. Les Espagnols occupèrent d'abord Miranda et quelques portions de territoire; mais des chaleurs excessives condamnèrent les deux armées à l'inaction : la campagne se réduisit à quelques escarmouches.

George III, roi d'Angleterre, envoya enfin au secours des Portugais une légion allemande de dix mille

hommes. Le marquis de Sarria général de l'armée espagnole redoubla d'activité, battit à Villaflor un corps de cinq mille hommes, prit Moncorva et Almeida et se trouva maître de l'entrée du Portugal.

Cependant fidèle aux traités qui l'obligeoient envers la France, Charles III exposa ses possessions d'Amérique. La Havane, chef-lieu de l'île de Cuba, et la clef des Antilles, succomba le 13 août 1762, aux efforts des troupes de terre et de mer commandées par l'amiral Pococke. D'immenses trésors, neuf vaisseaux de soixante-quatorze et trois frégates restés au pouvoir du vainqueur, ajoutèrent à l'importance de cette éclatante conquête.

Peu de temps après, l'île de Ma-

nille, le fort de Cavite, toutes les Philippines et le galion d'Acapulco, chargé de trois millions de piastres, tombèrent également au pouvoir des Anglais.

Bientôt la péninsule fut elle-même menacée. La noblesse espagnole dans cette crise fit à son souverain les offres les plus généreuses, mais la paix du 3 novembre 1760, les rendit inutiles.

L'Espagne recouvra tout ce qu'elle avoit perdu, à l'exception des deux Florides, et reçut de la France en indemnité, la cession de la Louisiane.

Peu de temps auparavant l'Autriche, la Russie et la Prusse avoient fait la paix aux dépens de la Pologne. De cette époque date le premier partage de ce pays, partage qui a eu

une influence si marquée sur les affaires générales de l'Europe.

Une bulle de Clément XIII, publiée en Espagne, sans le concours de l'autorité royale, occasionna vers 1764, quelques mésintelligences entre la cour de Rome et Charles III.

Dans la même année, le roi maria sa fille Marie-Louise avec l'archiduc Léopold, et en faveur de cette union, renonça à tous les droits qu'il tenoit des Médicis. Le 18 août suivant, la mort de l'empereur François Ier ayant appelé au trône impérial Joseph II, déjà roi des Romains, l'archiduc Léopold prit possession de la Toscane.

Dans la même année le prince des Asturies (aujourd'hui Charles IV) épousa Marie-Thérèse, seconde fille du duc de Parme, lequel mourut

d'une chute de cheval en conduisant sa fille à son départ pour l'Espagne.

La reine-mère, Isabelle Farnèse, mourut le 11 juillet, 1766.

L'année suivante, n'offre d'évènement remarquable, que l'expulsion des Jésuites, accusés, mais non convaincus, d'avoir voulu se rendre indépendans au Paraguay. On prétendit, mais sans aucun fondement, qu'ils avoient élu un d'entr'eux, roi de Paraguay, sous le nom de Nicolas I^er^.

Le ministre, comte d'Aranda, qui avoit déjà fait preuve, en 1765, d'une grande habileté, en réprimant plusieurs insurrections dans les provinces et même à Madrid (1), se char-

(1) Ces troubles étoient occasionnés par

gea de cette opération délicate. Il fit enlever tous les Jésuites, dans la même nuit, sans bruit et sans scandale. On conduisit ces religieux en Italie, où Sa Majesté Catholique, prit l'engagement de pourvoir à leur subsistance.

Clément XIII, consentit avec peine, à recevoir les Jésuites dans

---

les réglemens sévères de Charles III, tendant à changer l'ancien costume espagnol, et notamment à supprimer l'usage des manteaux.

L'établissement des *fosses d'aisance*, jusques-là inconnues à Madrid, fit pareillement naître des troubles. Les médecins prouvoient dissertement que ces prétendus réglemens de salubrité mettroient la peste dans la ville !

ses Etats. Quelque temps après, il foudroya la fameuse bulle, *in cœnâ domini*, contre le duc de Parme, qui avoit soumis à l'examen de son conseil, les décrets émanés du Vatican. L'Espagne, la France, Naples, le Portugal, Venise et la Lombardie, protestèrent contre la bulle; et soutenant leurs prétentions de la force des armes, eurent bientôt dépouillé le Saint-Siège, d'Avignon, du comtat Venaissin, des principautés de Bénevent et de Pancorvo.

Ganganelli, ou Clément XIV, appaisa ce différend, en supprimant les Jésuites.

La Corse fut achetée et soumise, par la France, vers l'époque même où l'homme qui devoit, un jour, précipiter les Français, dans une longue suite

de guerres désastreuses, venoit d'y prendre naissance. Ces évènemens, non plus que la guerre qui éclata entre la Russie et la Porte Ottomane, au sujet de la Pologne, ne troublèrent point la paix de l'Europe. Charles III vit avec indifférence, s'effectuer ces grands changemens. Il profita d'une paix profonde, pour former, sous le nom d'*Amis du pays*, une académie occupée des objets de la plus grande utilité, et pour peupler les déserts de la Sierra-Morena. Huit mille Allemands y furent attirés de l'intérieur de l'Allemagne On verra dans le cours de cet ouvrage, quel fut le succès de la colonie.

Charles III introduisit parmi ses troupes, la tactique prussienne, inventée par le Grand-Frédéric, et

qui n'avoit pas peu contribué à conserver à celui-ci, la couronne, en faisant du Czar Pierre III, d'abord son redoutable adversaire, un zélé partisan.

Les Anglais s'étant emparés, en pleine paix, des îles Falkland ou Malouines, le gouverneur du Pérou les en chassa de vive force. Cette levée de boucliers étoit intempestive. Le cabinet de Madrid fut contraint à désavouer ce zèle indiscret.

Le roi d'Espagne s'occupa ensuite d'humilier les Barbaresques; mais son expédition contre Alger n'eut aucun succès. Le Dey reçut des secours de la Hollande, de l'Angleterre et de Marseille même. Les dissensions, entre don Pédro Cartijon, amiral de la flotte, et le comte Irlandais O'Reilly, commandant des trou-

pes de terre, ne contribuèrent pas peu, au mauvais résultat de l'entreprise. Les mêmes tentatives renouvelées depuis, en 1783 et 1784, ne furent pas plus heureuses.

Cependant, la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, se poursuivoit avec violence. Les cabinets de Versailles et de Madrid, favorisèrent, d'abord secrètement, les insurgés, avant de se déclarer ouvertement pour eux. Le Portugal fut excité, par l'Angleterre, à des mesures hostiles.

La mort du roi de Portugal, Joseph I^er^, changea la face des choses. Don Pèdre, frère de Joseph I^er^., marié avec sa nièce, l'infante Marie Françoise, *héritière de Portugal*,

n'eut que le titre d'associé au trône. Marie Françoise étoit la reine véritable.

La reine-mère, sœur de Charles III, vint à Madrid; et le premier octobre 1778, il fut signé un traité d'amitié et de commerce, dans lequel l'Espagne obtint des concessions assez importantes.

Le 16 juin, 1779, le roi d'Espagne fut obligé de se réunir avec la France, en faveur des Américains insurgés. Ses troupes éprouvèrent des revers dans les Florides. En Europe, le rocher de Gibraltar fut inutilement assiégé (1).

---

(1) Voyez le chapitre de Gibraltar dans le tome III, pag. 106 et suiv.

Occupé à réparer de grandes pertes, le roi fut encore obligé de diviser ses forces, et d'envoyer au Pérou, une escadre de douze vaisseaux de ligne, huit frégates, et quarante-deux bâtimens de transport, pour contenir cette colonie, où l'exemple des Etats-Unis avoit excité quelques soulèvemens.

En 1779, les excès commis par les Anglais, contre les nations neutres, déterminèrent une neutralité armée entre la Russie, le Danemarck, la Suède et la Hollande; la France, l'Espagne, l'empire d'Allemagne, la Prusse et les Deux Siciles, ne tardèrent pas à y adhérer.

L'année 1780, fut signalée, par la capture d'un convoi anglais, de

soixante - quatre navires , estimé trente-six millions. L'équipage étoit de deux mille cinq cents matelots. Il y avoit de plus , quatre compagnies d'infanterie pour Bombay , seize cents hommes, pour les Antilles , et quatre-vingt mille fusils.

Avant le printemps, la Hollande suivit le torrent. Sûre des dispositions pacifiques du Stathouder, l'Angleterre préféra des hostilités ouvertes, à une neutralité mal observée. Les établissemens de Saint-Eustache, Essequibo, Démérary, Trinquemale et Négapatnam, tombèrent en son pouvoir. Le cap de Bonne-Espérance, même, étoit perdu, sans le bailli de Suffren, qui mit à couvert cette colonie, par le résultat d'une brillante

victoire remportée dans la baie de Sant-Iago, l'une des îles du Cap-Vert.

En 1782, une armée espagnole et française, sous les ordres du duc de Crillon, protégée par l'escadre de don Ventura Moreno, s'empara de Minorque après huit mois de siège. Le général anglais Murray ne mit bas les armes que lorsque la garnison de quatre mille hommes eut été poussée aux abois, et le fort Philippe presque réduit en poudre.

Le comte de Grasse, après avoir conduit au Cap français un important convoi, attendit l'amiral Solano à la Martinique, avec quarante-huit vaisseaux et vingt-trois frégates. Les flottes combinées, au nombre de

soixante vaisseaux, devoient s'embarquer pour la Jamaïque.

Solano n'arrivant point, l'amiral français de Grasse, poussé par un faux point d'honneur, mit seul à la voile. Il fut défait par l'amiral Rodney, et fut pris lui-même sur le fameux vaisseau, *la Ville de Paris*. Les Espagnols arrivèrent trop tard, et se vengèrent de ce contre-temps par la conquête de l'île de la Providence.

Cependant les Anglais ayant éprouvé des échecs sur le continent de l'Amérique, où deux armées, successivement, celle du général Burgoyne, et celle de lord Cornwallis furent faites prisonnières, reconnurent l'indépendance des Etats-Unis, le 5 novembre 1782.

La France ne recueillit d'autre fruit de cette guerre, que l'indépendance des Etats-Unis; mais l'Espagne recouvrant toutes ses pertes, gagna Minorque et les Florides. Après la paix, le riche convoi de la Vera-Cruz put arriver avec 3,700,000 piastres. Il fut bientôt suivi des vaisseaux dits de *Registre* dont les cargaisons n'étoient pas moins précieuses.

En 1782, le roi fonda l'important établissement de la banque de saint-Charles, dont le fonds, divisé en cent cinquante mille actions, représente plus de soixante-quinze millions de francs.

En 1785, il fonda la compagnie des Philippines, et deux ans après fit creuser le canal d'Arragon.

Au milieu de ces utiles travaux, dont les plaisirs de la chasse étoient l'unique délassement, Charles III fut attaqué, en décembre 1788, d'une fièvre inflammatoire, et il mourut le 17, âgé de soixante-treize ans.

CHARLES IV.

Le voyageur anglais Swinburne, fait en ces termes le portrait de ce monarque, à l'époque où il n'étoit encore que l'héritier présomptif du trône.

« Le prince des Asturies est d'une taille athlétique; il a une voix dure et des manières sévères. La princesse son épouse est bien faite, affable, et très-vive. Lorsqu'elle va à la promenade, elle fait inviter toutes les personnes qu'elle rencontre, et qui lui ont été présentées, à l'accompagner. Sa douceur et sa bonté tempèrent un

peu la rudesse naturelle de son mari.

Né le 11 novembre 1748, Charles IV (1) n'avoit que vingt ans lorsqu'il monta sur le trône. Des épreuves douloureuses l'attendoient. Peu de temps après, il fut témoin du bouleversement de l'Europe, sans pouvoir y porter remède. En 1792, lorsque déjà plusieurs puissances prenoient les armes pour arrêter la propagation des principes funestes de la révolution française, le roi d'Espagne crut devoir garder une stricte neutralité, afin de prévenir de plus grands maux.

---

(1) Ce prince a un nombre considérable de prénoms ; il s'appelle *Charles Antoine Pascal François-Népomucène Joseph Janvier Séraphin Diègue.*

Un grand forfait se préparoit en France. L'infortuné Louis XVI déclaré inviolable par la constitution qu'on l'avoit forcé d'accepter, étoit mis en jugement pour des infractions prétendues à cette même constitution: Charles III tenta un effort pour le sauver, il envoya un message attendrissant, à la convention nationale, mais sa lettre ne fut pas même lue; on la brûla publiquement au sein d'une assemblée de *Cannibales*. Des moyens beaucoup plus efficaces avoient été préparés par lui. Le chevalier Ocariz, chargé à Paris d'une mission ostensible, négocioit secrètement avec plusieurs députés, et cherchoit à acheter leurs suffrages. On n'espéroit plus épargner au bon roi ni à la nation l'horreur d'une condamnation

à mort ; on seflattoit du moins d'obtenir *l'appel au peuple*, qui eût fait gagner du temps, et changé sans doute la face des choses. Un *million de francs* devoit être destiné à ce pieux usage. La maison de banque Lecoulteux de Canteleu fut chargée de réaliser cette somme en espèces, et de la remettre au chevalier Ocariz (1) ; mais l'infernal comité conçut des soupçons ; le chevalier Ocariz reçut ordre de partir de Paris dans

---

(1) Je tire ces faits certains, mais peu connus, d'un plaidoyer que M. Berryer a prononcé, il y a quelques années, au tribunal de commerce pour M. le sénateur Lecouteulx de Canteleu, aujourd'hui Pair de France, contre le chevalier d'Hervas, chef de la banque Saint-Charles.

les vingt-quatre heures, avant d'avoir pu accomplir sa mission, et Louis XVI fut immolé.....

Ce cruel événement amena une rupture nécessaire entre le roi Charles IV et les démagogues français. Les troupes espagnoles obtinrent d'abord de grands avantages; mais bientôt on envoya contre elles des forces imposantes; le jeune et infortuné comte de la Union, fut tué dans une bataille décisive.

Menacé d'une invasion totale de ses états, le souverain Catholique conclut la paix de Bâle, qu'il acheta au prix de la cession de la partie espagnole de Saint-Domingue. Don Emmanuel Godoy, duc de la Alcudia, qui mit fin à ces négociations, reçut en conséquence le titre de

prince *de la Paix*, suivant l'usage espagnol de consacrer par la dénomination même des duchés ou principautés, les services rendus à l'état.

Le prince de la Paix fit de grands progrès dans la faveur de son maître, mais on l'accusa de sacrifier les intérêts de son pays à ceux des différens gouvernemens qui se succédèrent en France, et notamment à Buonaparte, avant et après son avènement à l'Empire.

Le prince des Asturies, don Ferdinand, sembloit écarté de la cour par les intrigues du favori. La haine du peuple poursuivoit le prince de la Paix, en même-temps que son amour se signaloit pour Ferdinand.

Buonaparte fit lentement l'essai de son influence sur l'Espagne. Il y en-

voya en 1802 une armée destinée à soumettre le Portugal. Les troupes françaises se retirèrent bientôt, en vertu du traité de Badajoz.

En 1807, le général Junot, à la tête d'une armée considérable, traversa l'Espagne et s'empara sans coup férir du Portugal. Les Anglais l'y attaquèrent avec des forces supérieures, et le contraignirent promptement à capituler.

Tandis que le général Junot, qui n'avoit recueilli de cette expédition d'autre fruit que le titre bizarre du duc d'Abrantez, étoit, aux termes de la convention, ramené en France sur des bâtimens anglais, Napoléon méditoit un projet pour mettre l'Espagne entière sous sa domination.

Des corps de troupes soi-disant

auxiliaires s'emparèrent insensiblement de Pampelune, de Barcelone et d'autres places. Madrid même reçut une garnison commandée par le général Murat, alors grand duc de Berg.

Les esprits s'exaspérèrent. On se récria de tous côtés contre le prince de la Paix que l'on qualifia de traître. Le palais d'Aranjuez où étoit la cour fut investi le 2 mai 1808. Pour empêcher le peuple de se porter à des excès, le roi Charles IV se montra à un balcon et déclara qu'il abdiquoit en faveur de son fils (1). Le peuple enthousiasmé cria à plusieurs reprises : Vive Charles IV! vive Ferdinand VII! vivent le père et le fils!

---

(1) Cette scène est représentée dans le frontispice de ce volume.

Mais il lui falloit une victime. Le prince de la Paix étoit celle qu'il avoit désignée lui-même à sa propre fureur. On chercha de tous côtés ce malheureux prince, on le trouva caché dans un grenier. Il fut accablé de coups, mais on lui laissa la vie, et bientôt, sous la protection du général français, il passa en France avec la famille royale.

Ferdinand VII resté paisible possesseur d'Aranjuez et des autres résidences royales, fit son entrée solennelle à Madrid. Bientôt la mésintelligence éclata entre les habitans et les soldats français. Plusieurs de ces braves militaires furent égorgés par une populace furieuse. L'insurrection augmenta, et enfin le général français fit

mitrailler au Prado une multitude d'habitans.

Un autre corps d'armée française sous les ordres du général Dupont, se dirigeoit sur Cadix. Il fut entouré dans les montagnes de Cordoue par des forces quadruples et réduit à des extrémités encore plus fâcheuses par le défaut de subsistances. Coupé de ses communications avec Murat, le général Dupont ne reçut point les secours qu'on lui avoit promis, et fut obligé de signer la convention de Baylen, convention mémorable, et si avantageuse que les Espagnols ne voulurent pas l'exécuter. Les troupes françaises devoient revenir en France sur parole de ne point servir pendant un espace de temps déterminé. On se joua du traité dès qu'elles fu-

rent désarmées, et on les envoya prisonnières à Cadix.

Une politique ombrageuse a jeté un voile épais sur les circonstances qui contraignirent le général Dupont à capituler. Ce général devoit être jugé par une haute cour, formée des dignitaires de l'empire, du sénat et d'un certain nombre de juges de la cour de cassation, mais on se garda bien de donner des suites à cette procédure anoncée d'abord avec ostentation.

La correspondance du chef du corps d'armée française avec ses supérieurs, ne fut pas même imprimée. Nous ne la connoissons que par les traductions qui en ont été publiées dans quelques gazettes étrangères.

On y voit que le général Dupont,

après avoir, dans une lettre du 15 juillet, annoncé au duc de Rovigo, alors général en chef des armées françaises en Espagne, le résultat des glorieuses affaires d'Andujar, mais dépeint sa position critique, écrivoit le lendemain, en ces termes, au général Belliard.

« Je vous ai fait connoître, mon général, le résultat de l'affaire d'hier. Nous sommes restés maîtres de toutes les positions, mais nous nous attendons aujourd'hui à une nouvelle attaque. Cette journée est l'anniversaire de la déroute des Maures à Tolosa : les Espaguols y attachent une extrême importance. »

« Les soldats sans cesse sous les armes, ne peuvent plus fourrager, ni aller chercher des vivres, car les

paysans ont abandonné leurs chaumières et leurs moissons. »

« Je demande instamment de prompts renforts : il faut que les divisions agissent en masse, et non isolément.... Envoyez-moi le plutôt possible, des médicamens et du linge pour les pansements ; car l'ennemi a intercepté dans les montagnes les chariots de l'ambulance et tous les convois venant de Tolède. »

Dans une position aussi désespérée, l'issue ne pouvoit être douteuse.

La Junte suprême de Valence, présidée par l'archevêque de cette ville, publia le 22 août les détails officiels suivans.

« Dix-sept mille Français, commandés par les généraux Dupont, Vedel et Gobert, ont éte forcés par

nos troupes de mettre bas les armes, et de se rendre prisonniers de guerre. Par suite de cette victoire signalée, le prétendu roi Joseph, qui huit jours auparavant avoit fait son entrée solennelle à Madrid, a été forcé d'abandonner cette capitale. Il emmène avec lui vingt-deux mille hommes de troupes, tous les commerçans de sa nation, et jusqu'aux *marchandes de modes*, après avoir dépouillé les palais royaux, les édifices publics et les églises de tous les objets précieux qui s'y trouvoient. »

« Quelque temps auparavant, le maréchal Moncey avoit attaqué Valence ; il a été repoussé avec une perte considérable; quelques débris seulement ont pu se réunir à ceux de la principale armée de Madrid.

« Dans l'espace de six semaines, quarante assauts ont été livrés à Sarragosse ; les habitans soutiennent cette épreuve avec un courage admirable.

« Les Anglais font cause commune avec nous ; ils montrent le plus vif intérêt à notre sort, et nous apportent des secours de tout genre.

« Dans l'origine chaque province avoit nommé, suivant les antiques usages du pays, une Junte suprême revêtue de tous les pouvoirs, tant pour l'administration intérieure que pour la défense du pays. La capitale étant enfin délivrée du joug étranger, on va y former une Junte centrale où siégeront deux membres de chaque junte provinciale. Cette junte formera le gouvernement du royaume

jusqu'à l'époque ardemment désirée où notre légitime souverain Ferdinand VII, nous sera rendu. »

La junte centrale organisée en vertu des dispositions qu'on vient de lire, s'assembla à Madrid sous la présidence du comte de Florida-Blanca, et publia aussitôt plusieurs manifestes pour exciter et soutenir l'enthousiasme des peuples.

On disoit dans la proclamation du 14 novembre 1808.

« Il seroit impossible d'énumérer tous les griefs de l'Espagne contre le gouvernement tyrannique de la France. Dans un espace de trois années, nous avons vu détrôner le souverain des Deux-Siciles, frère de notre roi. Nos intérêts ont été indignement sacrifiés au congrès d'A-

miens, où le cabinet de Paris nous a fait perdre l'île de la Trinité, en compensation de ce qu'on lui rendoit.

« Telle fut la récompense de notre intervention dans une guerre soutenue pour le seul intérêt de la France. Plus d'une fois celle-ci menaça l'indépendance du Portugal, afin d'en prendre occasion d'exiger d'énormes subsides.

« Le gouvernement français ne nous a-t-il pas dépouillés de l'importante colonie de la Louisiane avec le dessein prémédité de la vendre, sans notre aveu, à une tierce-puissance ?

« Lorsqu'on a ravi les états de Parme à un infant d'Espagne, pour lui donner la possession précaire du royaume d'Etrurie, n'avoit-on pas déjà le projet de s'emparer de la Toscane

elle-même ? Jamais la France n'a songé à effectuer sa promesse fallacieuse de procurer à la reine d'Etrurie des indemnités dans le nord du Portugal.

« Combien d'offenses et de pertes de toute espèce auroient du dessiller les yeux de notre gouvernement, s'il n'eût été malheureusement dirigé par l'exécrable auteur du traité de 1796, don Manuel Godoï, ce soi-disant prince de la Paix, cet homme qui, pendant dix-huit années de faveur, s'est approprié les domaines de la couronne et les trésors des particuliers ; qui s'est arrogé tous les honneurs, tous les titres, jusqu'à celui d'*Altesse*, réservé exclusivement aux personnes de la famille royale. »

« Le trône, disoit-on ailleurs,

tenta l'ambition de Godoï : trouvant dans le prince des Asturies un obstacle pour s'emparer du gouvernement, il attenta à sa personne sacrée, osa l'accuser d'une conspiration contre son père et son souverain, le fit arrêter sous ce prétexte absurde, et publia, non-seulement, l'atroce circulaire du 30 octobre 1807, mais encore celle du 5 novembre suivant, que l'on peut taxer de ridicule.

« Le peuple étonné, n'ajouta foi ni à l'un ni à l'autre de ces écrits apocryphes, et le conseil de Castille convoqué pour examiner l'affaire, proclama, à l'unanimité, l'innocence du prince. »

L'insurrection espagnole avoit éclaté dès l'origine avec tant de violence que Buonaparte n'eut pas de peine à recon-

noître combien il lui seroit difficile de réduire par la force des armes un peuple généreux : il eut recours à la ruse.

Ferdinand avoit envoyé des ambassadeurs à Napoléon qui, dans ce moment feignoit de préparer un voyage en Italie, et se détournoit de sa route pour visiter Bordeaux. Buonaparte répondit qu'il iroit à Bayonne, qu'il invitoit le prince à s'y rendre, que Charles IV devoit y rester, et que là le sort de la monarchie seroit fixé.

Le prince trop confiant donna dans le piège. A peine eût-il commis l'imprudence de passer la frontière de France, qu'on lui fit sentir qu'il ne lui seroit plus possible de revenir sur ses pas.

Charles IV, Ferdinand VII et les princes de leur famille se virent ré-

duits à renoncer à la couronne en faveur de Joseph, frère de Buonaparte. Un simulacre de Junte confirma cet acte ridicule.

On sait trop quelles en furent les suites. Les Espagnols peu aguerris, et incapables de se mesurer en bataille rangée contre les Français vainqueurs de tant de nations, essuyèrent d'abord de grands revers. La Navarre, la Biscaye, la Catalogne, l'Arragon et les deux Castilles furent envahis. Le chef du gouvernement français ardent à poursuivre ses succès, menaçoit Cadix et le Portugal... Aucun point de la péninsule ne pouvoit lui échapper... Le général anglais Moore débarqué avec quelques troupes à la Corogne, fit une tentative hardie. Il pénétra sur les derrières

de l'armée française, et menaça de couper ses communications avec Burgos, Vittoria et Bayonne. Un mouvement rapide des Français força les Anglais à regagner la Corogne à la hâte. Le général Moore y fut tué au moment où, à la tête de son arrière-garde, il protégeoit l'embarquement de son armée. Mais du moins les Espagnols avoient eu le temps de respirer, et de se fortifier dans le midi de l'Espagne. Le Portugal fut envahi, mais une nouvelle armée anglaise commandée par sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington, en chassa les Français.

Les effets pernicieux du climat, et les massacres fréquens des hommes isolés, encore plus que les combats réguliers, affoiblirent chaque jour les

forces de l'armée française. Bientôt, au lieu d'y envoyer des renforts, Buonaparte fut obligé d'en tirer successivement des troupes pour soutenir sa lutte insensée contre l'Europe.

Lord Wellington illustré par la mémorable bataille de Talaveira, se retira en Portugal, d'où il épia les mouvemens des deux armées qui opéroient contre lui. Menacé tantôt du côté de Badajoz, tantôt du côté de Ciudad-Rodrigo, il profita avec avantage des localités pour se porter tantôt sur un point, tantôt sur un autre, avec des forces supérieures. Les généraux Masséna et Soult étoient obligés, pour se secourir mutuellement, de décrire une demi-conférence de cercle en deçà des montagnes; lord Wellington plus avantageusement

posté n'avoit à parcourir que la corde de ce même arc de cercle pour se porter sur les points menacés, ou prendre lui-même l'offensive.

Abandonnées à elles-mêmes, les armées françaises d'Espagne, cédèrent pied-à-pied le terrain à leurs ennemis.

Le roi Joseph rentré à Madrid, après en avoir été expulsé une première fois, en fut définitivement chassé, et obligé de rentrer en France.

On vit alors par un inconcevable revers de fortune les Espagnols qui n'avoient pu défendre leur territoire, entrer en France en conquérans, et s'emparer de Bordeaux... Mais ce ne fut pas seulement à la force des armes qu'ils durent ce succès. La nation entière aspiroit après le retour des

Bourbons, et Bordeaux eut la gloire de commencer le 12 mars l'heureuse révolution qui fut consommée à Paris, dans la journée du 31 mars 1814.

FERDINAND VII.

La Postérité appréciera avec plus d'admiration encore que les contemporains, la persévérance d'une nation, privée de son roi captif, et qui ne cessa cependant de reconnoître la légitime autorité.

« Le sort, écrivoit l'intrépide Palafox à un général qui l'avoit sommé de se rendre, le sort peut trahir *un moment* la sainte justice de notre cause, mais jamais, non jamais vous ne gagnerez nos cœurs. Souvenez-vous qu'une petite peuplade d'Espagnols chrétiens, réfugiés dans les montagnes

des Asturies, a bravé pendant *sept siècles* toute la puissance des Maures, et que ces Maures ont fini par être expulsés. »

Le prince des Asturies conduit en France dans la terre magnifique de Valencay, près de Tours, y étoit rigoureusement surveillé. On lui permettoit, à la vérité, d'aller à la chasse, et de faire de longues promenades; mais une *garde d'honneur* l'accompagnoit partout, et sous prétexte de pourvoir à sa sûreté, ne le perdoit pas un moment de vue.

On mit sa sincérité à l'épreuve; on envoya près de lui de prétendus agens de l'Angleterre, pour lui offrir des moyens d'évasion; le prince démêla l'intrigue, et dénonça lui-même

ceux qui s'étoient flattés de devenir ses délateurs.

Le frère du chef du gouvernement français, Joseph, qui peut-être, malgré lui, avoit été fait roi de Naples, et qui se vit également forcé de céder cette couronne précaire au général Murat, pour aller donner des lois à un peuple insurgé et indomptable, eut le stérile avantage de faire son entrée à Madrid.

Emprisonné en quelque sorte dans cette capitale, dont il ne pouvoit sortir que sous l'escorte d'une armée; il y resta complètement oisif. Les réglemens qu'il publioit fastueusement dans la gazette de Madrid, avoient moins pour objet d'imposer aux Espagnols eux-mêmes, à qui ils

restoient à-peu-près inconnus, que de tromper les Français et le reste de l'Europe sur la situation des affaires. On concevoit difficilement qu'un roi qui faisoit des décrets d'administration et de finances, qui organisoit des corps militaires, nommoit des généraux, des officiers, des magistrats, et qui prodiguoit (sur le papier) les pensions et les récompenses, ne fût réellement pas maître dans son prétendu royaume.

Joseph connaissant l'attachement du peuple à la religion, cherchoit à captiver son affection, par l'observation minutieuse des rites extérieurs. On le voyoit suivre à pied les processions de Madrid, accompagné de tous les officiers français, et de tout ce qu'il appeloit sa cour.

Quelques Espagnols s'associèrent cependant à sa fortune ; mais l'immense majorité de la nation refusa opiniâtrément de donner les plus légères marques de soumission. Les prisonniers que l'on forçoit, par des menaces terribles, de montrer quelque déférence aux vainqueurs, crioient assez volontiers *vive Napoléon* ! mais le cri *vive Joseph* ! leur eût paru un sacrilège. Un jour, après la défaite de *Medellin*, un officier fait prisonnier pour la seconde fois, et qui avait repris les armes, au mépris d'un engagement solennel, fut menacé d'être fusillé, s'il ne donnoit pas à ses camarades l'exemple de se soumettre au frère de Napoléon. Il cria *vive Joseph* ! mais un de ses compatriotes indigné, sortit des rangs,

et lui passa son épée au travers du corps.

La Junte d'insurrection, établie d'abord à Madrid, puis à Séville, puis à Cadix, où elle fit place aux Cortès et à un gouvernement provisoire, faisoit brûler, par la main du bourreau, les messages que Joseph lui adressoit, afin de proposer quelque accommodement (1).

Bientôt, le seul nom de Joseph, inspira tant d'aversion aux fanatiques habitans de la péninsule, qu'ils ne voulurent pas même le proférer dans

---

(1) Les actes de la Junte étoient intitulés en ces termes :

« Ferdinand VII, roi d'Espagne et des Indes, et en son nom, la Junte suprême des deux royaumes. »

leurs prières, pour désigner l'époux de la vierge Marie. Ils n'invoquoient plus, dans leurs oraisons, *Jésus*, *Marie* et *Joseph*. Après avoir prononcé les deux premiers noms, ils faisoient une courte pause, et ajoutoient, *et le père* de notre Seigneur.

La fatale expédition de Russie, ayant rappelé Napoléon à des sentimens plus modérés, il oublia qu'il avoit solennellement protesté, dans des actes officiels, que jamais il ne renonccroit à ses prétentions, d'établir dans les Espagnes, un prince de sa race; il oublia qu'il avoit rejeté les ouvertures de paix, faites par lord Castlereagh, par cela même, qu'on vouloit faire entrer dans les négociations, le sort de la dynastie légitime. Il conclut, tardivement un traité

avec Ferdinand VII, et le renvoya dans ses Etats.

Ce prince n'arriva à Madrid, que vers le mois de mai, il y fut salué du surnom de *Désiré*, à l'époque même où l'Auguste frère de Louis XVI, recevoit aussi cet hommage spontané, des représentans de la nation française.

Les Cortès avoient préparé une constitution, ils voulurent contraindre Ferdinand, à l'accepter, sous peine de renonciation présumée à ses droits. Justement choqué de cette insolente restriction à ses prérogatives royales, le fils de Charles IV, rejeta la charte constitutionnelle toute entière; et l'Espagne a peut-être été privée, par le zéle inconsi-

déré des Cortès, de dispositions fort sages d'ailleurs. Dans l'état actuel de l'Europe, un systême représentatif quelconque, est désormais un préservatif contre les abus d'autorité des ministres, et un gage de l'obéissance même des peuples.

Nous ne saurions juger sainement les actes sévères, par lesquels Ferdinand VII a signalé le recouvrement de son autorité. On sait que, non-seulement les Espagnols de distinction qui avoient accepté des places sous Joseph, ont été bannis ou plongés dans les fers, mais que la même proscription s'est étendue aux membres des Cortès, à des généraux, et à des magistrats, qui, sous le gouvernement provisoire, avoient pris

cette devise : *Vaincre ou mourir pour la patrie et pour Ferdinand VII* (1),

Dernièrement, la surprise de l'Europe a été au comble, lorsqu'on a vu le ministre de la justice, Macanaz, le principal auteur ou instigateur de ces coups d'état, être arrêté à son tour! Et le roi a présidé lui-même à cet acte d'autorité ; c'est lui qui a visité les papiers de l'accusé, et qui en a pris lecture, avant qu'ils fussent mis sous le scellé.

Le rétablissement de l'Inquisition en Espagne, a aussi causé beaucoup d'étonnement. Les gazettes anglaises et quelques journaux français, ont

---

(1) *Vencer o morir por Patria y por Fernando septimo !*

été remplis de déclamations à cet égard. C'est encore une mesure, à l'occasion de laquelle nous ne nous permettrons pas d'émettre d'opinion.

Pour en juger avec quelque certitude, il faudroit, surtout, savoir quelles peines seront portées et exécutées, contre les malheureux convaincus d'hérésie ou d'apostasie. Tout cela est environné pour nous, d'une obscurité impénétrable.

Au reste, il y a bien long-temps que les bûchers de l'Inquisition se sont éteints ; les coupables revêtus du *san-benito*, étoient condamnés à faire amende honorable, et à figurer sur la place publique, comme s'ils étoient dévoués à un affreux *auto-da-fé*, mais ils en étoient quittes pour

un emprisonnement correctionnel.

On ne déféroit même plus au saint-office, que de prétendus magiciens, qui, dans tout pays, sont punissables, et sont, en effet, condamnés, non pour de chimériques intelligences avec les démons, mais pour avoir abusé de la crédulité des gens simples, et extorqué de l'argent à des visionnaires, tout en les encourageant dans leur absurde fanatisme.

L'Espagne se pacifie peu-à-peu, quoiqu'il y subsiste encore des germes de mécontentement. Mais que peut une poignée de malveillans contre l'autorité légitime?

On vient d'en avoir un exemple bien remarquable. Le fameux chef de Guerillas, *Espoz-y-Minas*, que

ses exploits, sur les rives de l'Ebre et dans les Pyrénées, avoient fait surnommer *roi de Navarre*, a cru trouver une occasion favorable, pour ébranler la fidélité de ses officiers, de ses soldats, et pour s'emparer de la citadelle de Pampelune. Au moment d'exécuter son dessein, il s'est trouvé presque seul. Il a été réduit à prendre la fuite en pays étranger, avec quelques-uns de ses partisans, victimes, comme lui, de son illusion.

La tranquillité sera plus difficile à rétablir dans les colonies espagnoles. Pendant la dernière guerre, toutes ont vu éclater des insurrections plus ou moins dangereuses, plus ou moins sanglantes. Un aventurier, nommé

Miranda, qui avoit joué un rôle, au commencement de notre révolution, et qui, tantôt républicain, tantôt royaliste, avoit été proscrit au 13 vendémiaire et au 18 fructidor, conçut l'idée gigantesque, de révolutionner toute l'Amérique espagnole, en commençant par Caracas, et la Nouvelle-Grenade. Il obtint d'abord des succès prodigieux; mais enfin, cerné par les troupes royales, Miranda fut arrêté, avec ses principaux officiers, et livré à un supplice infamant.

Les anciens et les nouveaux Espagnols, c'est-à-dire, les troupes des vices-rois, et les créoles insurgés, sont encore aux prises dans quelques cantons du Mexique, du Pérou et de Buénos-Ayres. Les Américains-Espa-

gnols, chercheront, sans doute, à profiter des circonstances, pour s'affranchir au moins, en partie, du joug sous lequel la métropole les tenoit assujettis. Ce n'est, peut-être, qu'en faisant des concessions dictées par une sage politique, et par une indulgente et royale bonté, que Ferdinand VII, raménera une paix solide et durable, dans toutes les parties de ses Etats.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE
ET DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

Etat de l'Espagne sous les Carthaginois et les Romains. . . . . Pag. 1

Rois Goths 9

Rois des Asturies 21

Rois de Léon. 32

Rois de Castille et de Léon. 36

Règne d'Alphonse VII, dit l'Empereur. Commencement du royaume de Portugal. 43

Règne d'Alphonse IX. 45

Règne de Ferdinand III, dit le Saint. 48

Alponse X, surnommé le Sage. . . 51

Règnes des autres rois de Castille et de Léon jusqu'à Ferdinand et Isabelle 57
Règnes de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle 65
Charles-Quint. 82
Philippe II. 103
Philippe III 116
Philippe IV. 122
Charles II 130
Philippe V 137
Louis Ier et Ferdinand VI. 151
Charles III. 155
Charles IV 177
Ferdinand VII. 200

Fin de la Table du 1er volume.

A. Per
3.9C
8723
51